

Les origines de la Vénus

Des histoire se déroulant avant la *Vénus d'Ille*,
écrites par les élèves de 4B et 4C du collège J. & X.
de Maistre sous la direction de leur professeur de
français, M. Gavard

Année scolaire 2014-2015

Malgré les heures passées sur ce projet et malgré les conseils prodigués, certains groupes n'ont pas terminé leur histoire et/ou n'ont pas voulu faire l'effort de l'améliorer. Ces histoires sont donc publiées telles quelles.

Histoire 1

En l'an 1788, sous un temps d'orage, je me baladais dans une forêt, je partis chercher des champignons. Il commençait à faire nuit... En relevant la tête, je vis un gigantesque manoir !

Celui-ci était décoré de magnifiques gargouilles. Il y avait une immense porte de bois qui le devançait. Je décidai de rentrer dedans... La porte grinça... Je fis un premier pas, et je vis... Une magnifique statue de marbre entreposée dans le hall d'entrée. Je tombai tout de suite sous le charme de la statue.

Je ne cherchai même pas comprendre, je voulus tout de suite la récupérer ! Je décidai donc de revenir le lendemain matin, à l'aube pour éviter d'éveiller les soupçons...

Il faisait nuit noire en rentrant chez moi... Je ne dormis pas ce soir-là. Je pensais à tout ce que je pourrais faire avec cette sublime statue : la vendre à

un collectionneur privé pour devenir plus riche, par exemple.

Le lendemain, je retournai au manoir pour prendre la statue. Je rentrai dans le manoir et essayai de la soulever, seulement je n'y arrivai pas. Je retournai chez moi sans la statue encore une fois. J'allai chez mon cousin Bernarte. Je lui promis de lui donner cent sous en échange de son aide. On se donna rendez-vous à l'aube. Le lendemain, nous nous rendîmes au manoir. Nous soulevâmes la statue. Nous eûmes à peine le temps de sortir que le manoir s'effondra.

J'eus juste le temps de m'en sortir, quand je me retournai, je vis mon cousin, qui n'eut sans doute pas le temps de s'en tirer, car il avait été frappé par une des poutres du gigantesque manoir.

Il souffrit le martyr, il hurla de douleur.

« Mon cousin ! Mon cousin... Je suis si triste que tu sois mort. Seulement je ne t'aurais pas payé car je suis un AVARE !

— Espèce d'hypocrite ! Tu t'es bien moqué de moi !

— Hé hé ! Tu ne me connaissais pas si bien ! »

Je commençais à partir quand j'entendis Bernate dire d'un ton amusé :

« Comment vas-tu faire pour la porter ? Hé hé... »

Ceci furent ses derniers mots...

Je me sentis très bête.

Après l'avoir basculée, je la cachai sous un énorme tas de feuilles mortes. Je rentrai encore une fois chez moi sans la Vénus ! J'allai voir la femme de Bernate, prénommée Martine, pour lui annoncer la triste nouvelle.

Après lui avoir annoncé la triste nouvelle, en début d'après-midi, je retournai contempler ma magnifique statue. Quand j'arrivai devant le tas de feuilles où j'avais caché la statue... Elle avait disparu !

Mais où était-elle passée ? Serait-ce sorcellerie ?... Je m'assis à côté du tas de feuilles... Dépouillé... Je regardai tout autour de moi... Seulement, en me levant, je vis des traces de pas qui venaient du manoir et partaient en direction du tas de feuilles puis retournaient vers le manoir... Mais que se passait-il ? Après tout cela je ne sus plus vraiment quoi croire. Cette statue était-elle vivante ? Ayant vu ses pas partir du tas de feuilles, y avait-il une autre explication ? C'était peut-être quelqu'un qui l'avait emmenée dans le manoir où je l'avais trouvée, mais une personne seule ne pouvait pas porter cette statue, nous n'avions déjà pas pu aller plus loin qu'à cinq mètres du manoir.

Devais-je prévenir les services compétents ? Non, ils seraient capables de voler ma précieuse pour aller la vendre à un misérable musée ! Non ! Je préférerais autant mener mon enquête tout seul ! J'étais sûr que l'affaire serait plus vite résolue si je la menais moi-même plutôt que de la confier à l'un de ces vulgaires policiers. Alors je cherchai des indices autour de cette affreuse scène car oui je tenais beaucoup à cette statue. C'était comme si elle m'avait ensorcelé ! Comme si sa présence

m'était devenue indispensable ! Son regard, son marbre froid, son visage, ses yeux... Tout me manquait !

Enfin, bref... Vous devez sûrement me prendre pour un fou à présent ! Ce n'est pas grave parce que l'on m'a toujours considéré ainsi ! Je me mis réellement au travail le lendemain car j'avais eu un choc d'émotions inexplicables... Vous savez, quand vous avez plusieurs sensations qui se mélangent en même temps, eh bien c'est ce que j'avais ressenti la veille au soir en rentrant chez moi. Je ne passai pas une très bonne nuit car je ne pensais qu'à elle. Où pouvait-elle bien être ? Ce jour-là, puis le jour d'après, puis d'encore après... Sans revoir ma Vénus ! Je retournai sans cesse au manoir chaque jour sans jamais trouver un seul indice !

Ceci dura pendant deux ans... Un jour, je vis une pelle posée auprès d'un olivier et je ne sais pour quelle raison, je sentis la Vénus. Je me mis donc à creuser au pied de l'arbre. Après le deuxième coup de pelle, je vis une main puis un buste... Puis le buste de ma Vénus ! En la voyant je

sautai de joie et finis de creuser. Je trouvai avec ma bien-aimée un sac d'olives. Je le pris et le mis à la main de ma précieuse.

J'aurais préféré ne jamais la découvrir... Mais je l'aimais tant cette statue ! Elle était devenue indispensable à ma vie ! Je signai un pacte pour...

J'étais tellement heureux de la voir que j'en oubliais qu'il fallait être au moins deux pour la porter ! Or, je me mis au fond du trou dans lequel la Vénus était calée. Je pris le socle, le soulevai et... malheur ! Mon pied... Mon pied... Il était passé desous le socle de la Vénus et elle était si lourde (je trouvai même qu'elle avait pris un peu de poids) que je ne réussis à la soulever que de deux malheureux petits centimètres. Assez pour que mon pied passe sous celui-ci et se bloque ! La Vénus me bloqua la jambe et je ne pus plus bouger. Elle me fixait avec son regard méchant. Je l'entendais chuchoter d'un ton ténébreux : « Tu m'as abandonnée pendant deux ans sous la terre ! Tu m'as oubliée comme si je n'avais aucune importance à tes yeux ! Je suis terriblement choquée par ton attitude et c'est pour ça que j'ai

décidé de te garder avec moi à tout jamais ! Sans que personne ne nous sépare ! Et notre amour sera donc désormais éternel sans aucun problème ! Quand on déclare son amour à Vénus, c'est pour le meilleur et pour le pire ! »

Et moi je lui répondis d'un ton assez nerveux : « Je ne t'ai point abandonnée ma douce ! Ce n'est pas moi qui t'ai enterrée ! Depuis deux ans, je t'ai cherchée nuit et jour sans répit ! Tu ne peux pas imaginer le bonheur que j'ai eu en te voyant ! Ton regard me manquait ! Ton visage me manquait ! Tout me manquait , même ton marbre froid ! »

Vous savez, quand vous sentez la mort arriver lentement, vous voulez à tout prix retourner en arrière, tout recommencer à zéro, vous excuser auprès des personnes que vous avez fait souffrir, faire des choix différents. Et quand la mort est là, près de vous, vous sentez le froid vous envahir. Vous voyez le début et la fin de votre vie défiler devant vos yeux. Vos souvenirs les plus profonds remontent à la surface. Votre vie est

résumée en quelques secondes. Et après ceci la mort met fin à ce cauchemar.

Elle continuait à me fixer. Jusqu'à ce que j'entende des bruits de pas arriver vers le manoir. Je me mis à crier de toutes mes forces pour que cette personne vienne me délivrer mais celle-ci prit la pelle qu'il y avait à côté du trou et commença à réenterrer la Vénus avec moi dedans !

Je criai à cette personne :

« Êtes-vous fou ou quoi ? Vous êtes en train de m'enterrer vivant avec la Vénus et le sac d'olives ! Mais arrêtez donc de remplir ce trou de terre et sortez-moi de là ! »

La réponse que me dit cette personne fut :

« Tu as détruit mon manoir en voulant récupérer la statue et me la voler ensuite ! Eh bien vu que tu la voulais tant... Tiens ! La voilà ! Et tu resteras avec toute ta vie enfin jusqu'à ce que tu puisses respirer ! Et il est inscrit sur celle-ci : "Gare à toi si tu l'aimes." Or, tu n'as pas fait attention à cette inscription et tu es malencontreusement

tombé dans son piège de séductrice. Tu as voulu prendre le seul trésor qu'il me restait ! »

Je ne pus répondre à cette phrase . Avant de finir de m'enterrer il me dit ces derniers mots :

« Dans quelques années, il y aura un olivier qui aura poussé et ce sera à ce moment que tu seras séparé d'elle. Mais elle causera de gros ennuis... »

Je voulus lui demander comment il savait tout cela, mais il était trop tard. Il avait fini de me tuer et avec le peu d'air qu'il me restait, je décidai de crier avec l'espoir que quelqu'un m'entende mais personne ne m'entendis...

Après ceci, je me demandai pourquoi j'avais fait cela. Pour une simple statue pour laquelle j'allais mourir en plus ! Mais il était trop tard pour revenir en arrière. À cause de cette vulgaire statue, j'avais enlevé la vie à mon cousin ! Lui au moins il avait une femme exceptionnelle, des enfants formidables, et moi, qu'avais-je laissé ? Rien ! J'étais tombé amoureux d'une statue ! Je ne manquerais à personne. Les gens se souviendraient sûrement de moi comme un homme avare, sans

pitié ; je n'avais jamais été apprécié. Pendant ma vie, j'avais fait des crasses à tout le monde ! Je regrette tout les péché que j'avais commis. Après ces pensées, je mourus étouffé auprès de la Vénus.

Histoire 2

Un couple de jeunes inventeurs faisait des expériences pour tenter de vivre tranquillement leur vie. Marc et Marion se connaissaient depuis l'école d'inventeurs. Les pauvres, stériles, ne pouvaient pas avoir d'enfants, ils étaient réellement tristes et décidèrent d'en adopter un : Luc.

Il était leur plus grande fierté. Ils travaillèrent dur mais ils vivaient bien leur vie. Ils ne voulaient pour rien au monde gâcher leur vie et passaient beaucoup de temps avec leur fils. Mais un jour, Luc mourut d'une maladie mortelle. Ce fut une terrible nouvelle et la famille fut détruite. Ils l'enterrèrent à côté de la maison sous un olivier. Ils se sentaient seuls.

Un jour, Marion eut un accident. Elle tomba dans une grande cuve remplie de bronze à l'état liquide, et se transforma en statue de bronze. Marc vécut dans la solitude puisque l'on ne pouvait pas retransformer la statue en sa femme. Il l'enterra

donc sous son arbre préféré. Il ne voulait pas admettre qu'elle était morte et enterrée dans les tréfonds de la terre. Mais il continua ses recherches, tout seul dans son laboratoire.

Un jour, il découvrit une pierre de souvenir et s'effaça accidentellement la mémoire, il ne se souvint plus de sa femme, il l'oublia totalement. Mais c'est à partir de ce moment que le corps se transforma en statue sous l'effet de la pierre et commença à reprendre vie. Mais elle ne pouvait reprendre sa place parmi les vivants sans risquer de créer une vague de folie. Elle découvrit peu après que son mari s'était remarié et l'avait complètement oubliée : elle sombra dans la colère, et commença à se venger.

Toute la nuit, elle chercha des solutions pour qu'il se ressouvienne d'elle. D'abord elle essaya de récupérer les photos mais n'y parvint pas, les photos étaient déjà dans la poubelle mais elle ne les vit pas. Elle commença par assassiner la nouvelle femme de son mari. Elle brûla sa maison, elle mit des affiches comme quoi il était recherché, qu'il était un meurtrier. Il était obligé de dormir dans

des endroits insalubres et dans des égouts pour se cacher des villageois. L'homme, autrefois respecté, était devenu un fugitif recherché.

Pendant ce temps-là, le chercheur continua ses recherches dans les égouts, il avait presque fini sa potion d'immortalité. Quand il eut fini, il se souvint de tout, de sa femme, de ce qu'il avait fait pour elle, de tout. À partir de ce moment-là, il essaya de la retrouver mais n'y parvint pas. Un jour, un homme mit son alliance sur le doigt de la statue pour se porter chance, mais la Vénus ne voulant pour rien au monde se lier avec un autre homme, elle se mit en tête de le tuer. Un jour, le corps d'un homme fut retrouvé sans tête sur le bord de la mer.

Histoire 3

Cette histoire se passe dans le sud de la France, dans la région du Roussillon, près de Perpignan. Les romains avaient envahi la Gaule.

Il s'agissait d'une jeune femme blonde aux yeux bleus qui recherchait l'amour.

Un samedi, le jour du marché, elle prit son panier et alla ramasser des châtaignes qui étaient tombées pendant la nuit. Une fois le panier rempli, la jeune femme monta sur sa mule et partit en direction du marché.

Dès qu'elle arriva, les vendeurs la regardèrent d'un air admiratif. Un marchand lui déclara : « Vous êtes aussi belle qu'une déesse ». Mais un autre jeune homme vint s'installer à côté d'elle et rectifia le marchand en disant : "Non, c'est une Vénus". Pour le remercier de son compliment, elle lui offrit quelques-unes de ses châtaignes et celui-ci en retour lui donna de ses roses, en lui disant :

— Pourrions-nous nous revoir ?

— Pourquoi pas, la semaine prochaine, au même endroit ?

Ainsi, chaque semaine, pendant six mois, il se retrouvèrent au marché sur un banc, qui devint leur banc, avec toujours la même joie.

À chaque rencontre, il lui offrait un cadeau : des roses, des friandises, et un jour, un magnifique bracelet appartenant à sa famille depuis des générations. Elle était aux anges...

Lui, il la dévorait des yeux, hypnotisé par tant de beauté. Il restait immobilisé, bouche bée, sans pouvoir bouger, statufié. Impression étrange, angoissante... Soudain, il retrouva la parole et ils se racontèrent alors leur vie quotidienne, ils allaient errant dans les rues, le long des champs, près des rivières, sur les collines environnantes. Et chaque jour passant, leurs cœurs vibraient de plus en plus l'un pour l'autre.

Un jour, l'homme se décida. Il se jeta à ses pieds, un bouquet de roses à la main et lui fit sa demande :

— Voulez-vous m'épouser, belle dame, vous qui avez hypnotisé mon cœur ?

Folle de joie, lâchant son panier de châtaignes, sans la moindre hésitation, elle accepta. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Il fallait fixer une date pour le mariage. Ils tombèrent d'un commun accord sur le printemps suivant : chaque semaine, leur envie de se marier était de plus en plus grande. Au bout d'un mois, ils perdirent patience et voulurent se marier sans perdre de temps. Tous les marchands qui avaient vu leur amour chaque semaine sur le marché furent invités à la noce. La mariée, dans sa robe blanche, paraissait une déesse. Le tissu léger, tel un voile, l'enveloppait. Elle illuminait la pièce. L'homme, s'approchant, immobilisé par sa beauté, lui répéta encore :

— Tu es ma Vénus ! Je t'aimerai pour l'éternité !

— Tu es mon mari ! Je t'aimerai pour l'éternité mais ma jalousie est immense...

Sur ces mots, une charrette approcha, protégeant d'un drap blanc une silhouette étrange :

« Voici mon cadeau de noces ! » dit l'homme...

On tira sur le voile et l'on découvrit une statue de bronze à l'image de la jeune fille.

Une clameur s'éleva de la foule : des « hourras ! » de joie, des « oh ! » d'admiration. La statue était digne du modèle d'une beauté éblouissante. En secret l'homme avait fait sculpter cette statue tant il aimait son épouse. Il avait même exigé qu'à son annulaire soit représenté l'anneau de leur mariage, celui, splendide, serti de diamants et de rubis qu'il lui avait offert et passé au doigt lors de la cérémonie.

Le sculpteur avait même représenté à son poignet le bracelet qu'il lui avait offert dès les premiers jours où ils s'étaient rencontrés.

Elle fut éblouie par cette représentation d'elle-même. La fête dura plusieurs jours. Le village entier y participa. Plus tard, bien plus tard, dans

leur domaine sur la colline proche, ils installèrent la statue de bronze, au centre de la cour, visible de toutes les pièces, de toutes les fenêtres... car c'était une merveille.

Chaque jour, la femme vaquait à ses occupations, errait dans les jardins, les roseraies. Elle rapportait quelques fleurs pour son époux en souvenir de toutes celles qu'il lui avait offertes. Elle fleurissait toutes les pièces. Un parfum enveloppait leur demeure.

Quant à son époux, il devait s'occuper du domaine. Il rejoignait ses ouvriers qui travaillaient dans ses vignes, celles qui appartenaient à sa famille depuis plusieurs générations.

Chaque mois, il fallait se rendre à la ville pour vendre la production de leur vin et il était obligé d'y rester plusieurs jours. Lors d'un voyage, il rencontra une jeune fille, au regard si brûlant qu'il en oublia celle qu'il aimait tant. Et chaque mois, il la retrouvait avec toujours plus de plaisir. Elle lui manquait tant qu'il finit par s'y rendre toutes les trois semaines, puis tous les quinze jours,

puis chaque semaine. Son épouse se rendit compte de son changement et le doute s'installa.

Elle prit la résolution de le suivre lors d'un voyage et en découvrit la raison.

Envahie de chagrin, elle retourna au domaine et le soir venu, au retour de son mari, elle voulut des explications. Une terrible dispute s'ensuivit. Des cris perçants résonnèrent dans toute la demeure. Des bruits, des chocs, des coups, des heurts suivis d'un long silence.

La colère retomba et là... comme s'il se réveillait d'un long cauchemar, d'un mauvais rêve, il découvrit à ses pieds, gisant, celle qu'il avait tant aimée. Il se jeta sur elle, en larmes, rempli de regrets, comprenant combien ils s'étaient aimés. Mais il était trop tard, le mal était fait... Un orage au loin éclata. Des ombres étranges rodèrent dans la demeure et dans la cour, là où se trouvait la statue de bronze.

Le lendemain, on ne découvrit pas le corps. Le mari se demanda où il était passé. Il annonça à

tout le village que sa jeune femme l'avait quitté et était partie rejoindre sa famille, loin d'ici.

Chaque jour qui suivit le drame, l'homme rempli de chagrin restait prostré au pied de la statue de bronze. Un soir, en allant se coucher il découvrit avec horreur dans toute la maison, un tapis de roses, celles qu'elle aimait tant... Au pied du lit, il trouva le bracelet et même l'anneau de leur mariage. Il se retourna et vit la statue devant lui, et... Le lendemain, on le trouva mort, au pied de la statue.

En cherchant des indices, en observant la scène et la statue de bronze, on remarqua qu'elle n'avait plus ni alliance, ni bracelet...

Dès lors, dans le village, tout homme qui était à celle qu'il aimait, on ne sait comment, on ne sait pourquoi, était retrouvé mort au pied de la statue... mort toujours étrange.

De plus, chaque année, toutes les vignes gelaient, comme atteintes d'un sort mystérieux.

N'était-ce pas la punition donnée par la statue de bronze à tous ceux qui avaient le même travail que son époux ?

Les villageois effrayés finirent par enterrer la statue sur une colline loin du village, elle qui semblait être la cause de tous ces maux !

Histoire 4

C'est l'histoire d'une femme qui vivait heureuse avec son mari dans une petite grange à côté d'une forêt de sapins et de chênes remplie de belles feuilles.

Un jour son mari alla chasser dans la forêt.

Et en rentrant chez lui, avec un gros gibier, un autre chasseur jaloux tira à côté de lui pour lui faire peur, afin qu'il coure et laisse son gibier.

L'homme en effet eut peur, mais ne courut point.

Il était pétrifié ! Il ne bougeait plus du tout. Il tenait sa viande d'une main forte et ne lâcha pas. L'autre chasseur retira un coup, et là l'homme partit en courant en criant :

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

Tout en continuant à courir...

Et puis, il fut coincé entre deux roches. Il entendait des bruits de loup s'approcher près de lui, et se fit rattraper par le chasseur.

Il continuait de répéter :

« Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Je veux ton gibier ! Il est gros et maintenant c'est le mien !

— Mais... Non ! C'est moi qui l'ait chassé ! C'est à moi qu'il appartient ! J'ai passé des heures entières à attendre qu'il passe ! Vous n'allez pas me voler ces heures !

— Maintenant c'est le mien ! Alors... donne-la-moi !

— Non, c'est la mienne ! » dit-il en se relevant.

Le chasseur pointa son fusil sur l'homme, en l'obligeant à donner son gibier.

Plein de cran, l'homme refusa.

— Tu l'auras voulu !

Et le chasseur tua l'homme et s'en alla avec la viande. Les loups sentirent une bonne odeur de viande fraîche.

Ils s'approchèrent de l'homme mort, et se jetèrent dessus, ils étaient affamés.

Ils déchirèrent les vêtements de l'homme, le secouant, le jetant, ils en faisaient de la charpie.

La femme commençait à s'inquiéter, et elle fit le tour du village à sa recherche.

Peut-être que son mari s'était arrêté boire un coup chez ses voisins... ou peut-être qu'il voulait montrer l'exploit de sa chasse !

Elle n'en savait rien, mais continuait à chercher.

Elle chercha longtemps, longtemps, si longtemps que finalement la nuit commença à tomber.

Et elle rentra chez elle, déprimée et fatiguée. Elle pria toute la nuit pour qu'il revienne le

lendemain. Le lendemain, il n'était pas revenu, et elle poursuivit ses recherches.

Elle alla voir le chef du village pour lui en parler. Elle toqua à la porte pendant un bon quart d'heure, quand un homme ouvrit enfin :

« S'il vous plaît, je voudrais parler au chef.

— Je vais vous le chercher, madame.

— On m'appelle ? Qui ?

— Une femme, là-bas, elle voudrait vous parler.

— J'y vais.

— Bonjour, que voulez-vous ?

— Mon mari a disparu il y a deux jours, il est parti à la chasse et n'est pas revenu. Je suis très inquiète.

— Ne vous inquiétez pas, je vais envoyer des hommes chercher en forêt. Nous allons le retrouver

— Merci beaucoup. »

Et les hommes partirent en forêt à la recherche de son mari.

Elle n'osa pas les accompagner, et rentra chez elle pour se reposer et préparer à manger au cas où son mari reviendrait.

Les hommes étaient au beau milieu de la forêt sombre, ils avançaient doucement, pour ne pas se faire remarquer par qui que ce soit.

Quand soudain, une branche craqua sous les pieds d'un des soldats, tous pointèrent leurs fusils dessus et le rabaissèrent aussitôt dès qu'ils virent que c'était lui.

Ils continuèrent leur chemin sans aucun bruit.

Ils cherchèrent toute la journée, et se préparaient à rentrer pour annoncer la mauvaise nouvelle à la femme. Mais l'un d'eux les appela vers l'ouest.

Ils se précipitèrent tous, et virent le massacre.

Ils l'avaient trouvé, effectivement. Mais mort, déchiqueté, la tête continuait à rouler trois mètres plus loin. Il ne restait de l'homme que son sac rempli de sang, et son pied coupé juste à côté. Ils étaient dégoutés par ce qu'ils venaient de trouver.

Ils prirent un grand drap et enveloppèrent le reste de l'homme ainsi que son sac.

Et repartirent pour le village.

En chemin, l'un d'eux (le même que celui qui avait marché sur la branche) s'appuya sur une barrière de vieux bois, mais elle cassa, et il se heurta sur une pierre, avec une fovee parfaitement ronde, uniforme. Elle avait une délicate odeur d'ambre.

L'homme était allongé dans une petite rivière qu'il y avait juste à côté, et essayait de désinfecter sa plaie.

Tous les autres hommes étaient hypnotisés par cette pierre si mystérieuse...

« Ils ne m'aident même pas. Je viens juste de m'assommer, mais ils s'en moquent complètement ! »

Les hommes, qui étaient hypnotisés, ne bougeaient plus.

Il ferma les yeux, comme pour essayer de bouger la pierre rien qu'avec ses pensées.

Il les rouvrit deux minutes après, la pierre n'avait pas bougé, et les hommes non plus !

Alors lui aussi alla voir la pierre, et se fit hypnotiser.

La pierre était lumineuse, comme un diamant. Dès qu'on posait son regard sur elle, il était comme impossible de s'en décrocher. On entrait dans une espèce de transe, comme si on ne pouvait vivre qu'en restant les yeux rivés sur ce bijou. On ne pouvait plus voir ce qu'il y avait autour, nous étions deux, la pierre et moi, à compter de ce moment nous étions comme inséparables, rien ne pouvait détruire notre force.

Comme si une lumière nous entourait, une lumière qui était une force insurmontable.

Je tendis la main pour la toucher, mais c'était impossible, ma main ne pouvait pas se tendre, la pierre me repoussait, elle était plus forte que moi, nous n'étions pas deux, c'est elle qui me dépassait, j'étais soumis à sa force fantastique.

Un tourbillon de lumière apparut autour de moi, j'avais toujours les yeux fermés.

Et je ne bougeai plus. Avec la peur que tout ceci ne soit que réalité.

Je me remémorai tout ce qui avait pu ce passer précédemment.

Je me rappelai avoir trouvé l'homme déchiqueté, de m'être frappé la tête sur cette pierre si surprenante, d'avoir roulé dans la rivière en contrebas de la pierre, de m'être relevé, et d'avoir vu mon équipe hypnotisée par la pierre.

J'ouvris les yeux en sursaut. Nous étions dans une forêt, il faisait nuit et froid.

Je regardai autour de moi comme un enfant qui découvre le monde.

Et puis j'aperçus mes compagnons dans le même état que moi, deux ou trois mètres plus loin. Je n'avais pas une bonne vision, je regardai approximativement les alentours... Rien. La pierre n'était plus là. La lumière non plus. Il n'y avait que nous, allongés par terre, entourés d'arbres.

Je me relevai rapidement, et courus vers mes compagnons. Cela faisait plus de six heures qu'ils n'étaient pas revenus au village.

Et la femme resta chez elle en regardant la forêt de sa fenêtre.

La neige commença à tomber. Et tout fut recouvert en moins d'une heure. Tous les champs, les vignes...

Il faisait très froid, un froid glacial.

Elle resta dans sa maison, et essaya d'allumer un feu. Une fois le feu allumé, elle se reposa près de lui, car elle était très fatiguée, et n'avait pas dormi. Puis elle décida de quitter la maison et d'aller voir

le chef du village, pour savoir si les soldats étaient revenus.

Les hommes du chef partirent à la recherche du mari, ils cherchèrent sept jours sur sept, et ils ne le retrouvèrent pas même après un mois. La femme était toujours aussi inquiète. Elle décida de prendre le cheval, un fusil à lunette. Elle accrocha une sacoche au cheval. Elle partit pendant sept jours, sur une branche, elle trouva accroché le gilet de son mari. Dix mètres plus loin elle trouva un ruisseau. Elle le longea. Le ruisseau mesurait plus d'un kilomètre. Au bout d'un moment, il y eut deux passages, au début du premier passage il se trouvait un renard, au début de l'autre de la peau de gibier. Elle passa par le deuxième passage, le passage paraissait si long qu'elle s'endormit à la moitié du chemin. Trois heures plus tard, elle entendit un rugissement. Elle se réveilla en panique, elle chercha autour d'elle mais elle ne voyait rien. Alors elle se dit que c'était son imagination.

Du côté des soldats, il neigeait aussi mais beaucoup moins, puisqu'ils étaient dans une forêt.

« Nous devrions nous dépêcher, la neige va nous engloutir !

— Oui allons-y ! Prends le sac avec l'homme et partons d'ici ! »

Les autres soldats ne semblaient pas se rappeler de ce qui venait de se passer. Ils se comportèrent normalement, et nous nous remîmes en route.

Avec difficulté nous arrivâmes au village, sans aucune perte d'homme en route.

Il passèrent devant la maison de la femme, et toquèrent, pendant au moins cinq minutes. Puis ils se décidèrent à entrer. Il enfoncèrent la porte, mais la femme n'était pas là.

« Oh là là ! Malheur ! Elle est sortie de chez elle ! Elle risque de geler !

— Oui regarde ! Tous les champs et les vignes sont gelés ! »

La femme marchait, mais vraiment très doucement et avec une grande difficulté, elle

tomba à plusieurs reprises. Elle se releva et continua. Elle retomba, mais ne se releva pas... Elle était tombée juste devant les vignes.

Les hommes retournèrent chez le chef du village, et racontèrent tout ce qui s'était passé. Qu'ils avaient trouvé l'homme...

« Est-ce que la femme est là ? demanda un des soldats.

— Non, je ne l'ai pas vue ! répondit le chef.

— Elle a sans doute dû glacer en essayant de venir vous voir !

— Pauvre femme !

— Allons la chercher ! s'écria un des plus jeunes.

— Non il est trop tard, nous ne prendrions que le risque de geler à notre tour ! »

La femme était en effet morte. Des corbeaux tournoyaient autour d'elle. Et plongeaient verticalement sur elle. Ce fut comme ça pendant quelques jours.

Puis un jour, le fermier qui possède ces vignes où les corbeaux se rabattaient comme une pluie noire vint voir ce qui se passait.

Et avec un grand bâton il poussa les corbeaux. Et vit le massacre.

Elle était complètement trouée, pleine de sang... Déchiquetée par les corbeaux. L'homme cria d'horreur. Et les soldats du chef accoururent à ce cri sourd et perçant. Il virent aussi le désastre. Et tous ensemble décidèrent de l'enterrer à l'endroit où la femme était tombée.

C'est ce qu'ils firent. Avec l'accord du fermier, ils l'enterrèrent sous l'oliver sur lequel elle était couchée. Dans le trou dans lequel elle était ils firent couler du métal, pour conserver le reste de son corps. Et ils refermèrent le trou avec de la terre.

Quelques heures après, sous la terre, la statue fit découvrir d'énormes yeux blancs, qui se refermèrent aussitôt.

Version alternative :

C'est l'histoire d'une famille de deux personnes, la femme, Gaïa, et son mari, Charles. Ils vivaient tranquillement dans une petite grange à côté d'une grande forêt. Pour se nourrir, ils devaient trouver leur nourriture. Ce qui n'était pas un problème, car Charles était un très bon chasseur. Et c'est justement pour ça que Called, son voisin, lui menait une guerre sans répit, et menaçait de le tuer.

Cela faisait trois ans qu'il le suivait dans la forêt, qu'il observait de près ses heures de départ pour la chasse, ses heures de rentrée habituelles, ses techniques de chasse...

Mais ce jour-là, il voulut passer à l'attaque, et tuer Charles.

Un matin, Called mit au point ses plans contre Charles, et une fois prêt, il le suivit dans la forêt, sans que Charles n'en sache rien.

Armés tous deux de leurs arcs et de leurs flèches, ils étaient chacun prêts à tirer sur leurs cibles.

Quand Charles tira sur une bête, Called sortit des buissons, et pointa son arme sur Charles :

— Ça fait trop longtemps que ça dure...

— Pardon ?

— Tu voles tous les gibiers de la forêt !

— Quoi ? Je n'ai jamais abusé de la forêt ! J'ai toujours pris ce dont j'avais besoin...

— Assez ! L'heure est venue pour toi...

Gaïa préparait une soupe de légumes en attendant son mari. Une fois qu'elle eut fini, elle s'assit, et attendit encore et encore son mari.

Il ne revenait pas. Son inquiétude se fit de plus en plus grande. À la lisière de la forêt, elle scrutait le moindre endroit au cas où elle pourrait l'apercevoir. Rien.

Elle rentra chez elle, et attendit encore.

Au bout de plusieurs heures de recherches sans résultat, elle courut voir Karrer, le chef du

village, qui dirigeait les hommes de protection. Gaïa courut voir Karrer, qui était un ami de son père.

« Mon mari a disparu dans la forêt !

— Calme-toi... Entre et explique moi tout.

— Mon mari est parti ce matin chasser dans la forêt, et il est maintenant dix-sept heures, et il n'est toujours pas là.

— Charles ? Nous allons le chercher, ne t'inquiète pas, on va le retrouver !

— Merci beaucoup, faites vite ! »

Et les recherches commencèrent...

Après une ou deux heures de recherche, ils trouvèrent Charles, mort. Son arc à la main, et le sang jaillissant de partout.

Les hommes détournèrent les yeux de cette horreur.

Après quelques minutes, histoire de s'en remettre à peu près, ils enroulèrent Charles dans un grand drap qu'ils avaient prévu, prirent le sac de l'homme, et retournèrent au village.

Gaïa les vit revenir, et courut vers eux. Et s'effondra aussitôt...

« Ça va ?

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

— Quand tu nous a vu revenir de la forêt, tu nous a rejoints aussi vite que possible, et tu t'es soudainement effondrée. Je t'ai ramenée chez moi, et ça fait maintenant deux heures que tu ne bouges plus.

— Horrible ! Mon mari ! Que vais-je devenir sans lui ? »

Gahia mourut de tristesse.

Karrer fit enterrer Gaïa et Charles sous les vignes qu'ils aimaient tant.

Par tradition, ils firent couler du métal chaud sur leurs corps, et refermèrent le trou.

Quelques heures plus tard, Gaïa s'était transformée en statue de bronze.

Ses deux grands yeux blancs s'ouvrirent et se refermèrent, en jurant de se venger de la mort de Charles...

Histoire 5

L'âme de la statue

Au XVII^{ème} siècle, un roi avait été proclamé sous le nom de Jean-Auguste Charles, marié à la reine Félicie Charles. Le roi avait quarante ans et la reine en avait trente. Le roi était grand, enrobé, avec une perruque blanche. La reine avec des cheveux couleur or, était mince, petite aux yeux verts. Ils vivaient le grand amour.

Un jour le roi voulut créer une statue de Félicie en bronze pour leur dix ans de mariage. Le roi passait jour et nuit à construire cette statue avec tant de passion qu'à la fin de la création il fut charmé par la beauté de sa statue. La statue était une fille nue avec des diamants à la place des yeux.

Deux semaines avant leurs dix ans de mariage, le roi fit l'erreur d'appeler sa femme Henriette, le nom d'une de ses nombreuses maîtresses. Le roi n'osait pas lui avouer la vérité sur les sentiments qu'il portait pour Henriette. Félicie

ne lui posait aucune question par confiance en son mari.

Le jour fut venu et le roi était impatient de lui offrir ce qu'il avait créé avec amour. Elle voulait lui demander pourquoi il l'avait appelée Henriette mais en voyant la magnifique statue elle n'osa pas lui demander.

En fin de journée, Félicie mourut d'un cancer et son âme demeura dans la statue qui la représentait. La statue pouvait entendre et voir tout ce qui se passait dans le château.

Le lendemain matin, la fameuse Henriette arriva au château pour reconforter le roi. Henriette était mince, blonde aux yeux bleus, elle portait une somptueuse robe blanche avec des escarpins blancs, elle était riche. Elle vivait à deux heures de route du château mais elle venait tous les deux jours. Elle vivait avec ses trois enfants mais le roi n'était pas au courant. La jeune femme avait perdu son mari à la guerre donc elle était veuve. Le roi était sous le charme de la jeune femme, elle était tombée amoureuse de lui dès le premier regard. La statue était jalouse de cette belle femme et c'est à

cet instant précis qu'elle décida de se venger du roi et de Henriette.

Quelques semaines après le roi demanda la main d'Henriette et ils se marièrent. Le mariage était le plus beau de tous les mariages ayant existé. Ils l'avaient fait dans une salle remplie de roses, la table des mariés était la plus magnifique. Elle était recouverte de diamants et de photos les représentant. La mariée était vêtue d'une splendide robe blanche comme neige avec des petits diamants dessus. Elle portait des escarpins en verre et un assortiment de bijoux. Elle avait les cheveux attachés et elle avait aussi un bouquet de roses rouges. La salle de mariage était remplie de roses blanches et rouges. Il y avait une grande table pour les mariés décorée par de grands créateurs. La table contenait des photos de leur rencontre, la nappe était de couleur bleu ciel. On pouvait apercevoir dessus un gâteau de taille humaine. La salle était remplie d'invités bien vêtus, les hommes portaient leur tenue d'apparat, les femmes leur plus belle robe de soirée. Les enfants avaient leur propre salle, leur propre nourriture, les grands frères et les grandes sœurs s'occupaient des plus petits pour

que les grands puissent s'amuser pour un soir. Les invitées étaient surpris de la cérémonie qui était exceptionnelle. Ils dansèrent jusqu'au lever du soleil.

Pendant ce temps-là, les enfants dormaient sur des matelas prévus à cet effet. Dès que le soleil se leva, la nouvelle reine déterminée enleva la statue de l'ancienne reine, donc l'ancienne épouse du roi, pour la cacher dans la ferme. À la place, elle mit une fontaine d'eau, il constata que la statue avait disparu et il se mit en colère en appelant Henriette. Elle arriva à toute vitesse dans la chambre pensant qu'il lui était arrivé malheur, le roi demanda où était passée la statue de Félicie et elle répondit qu'elle l'avait déplacée pour qu'il ne pense plus à la tragédie qui était arrivée à Félicie.

Elle lui demanda à son tour où il était passé pendant deux heures. Il lui répondit tout simplement qu'il était parti à la chasse. Elle trouva bizarre qu'il n'ait rien ramené et lui fit la remarque et il affirma qu'il était tombé sur un gros gibier mais qu'il l'avait laissé partir car il avait sûrement une belle famille. Le soir venu Henriette entendit

un étrange bruit de carosse, et elle sortit choquée d'apercevoir son mari qui avait disparu lors de la guerre.

Le roi sortit à son tour et demanda des explications. Henriette lui expliqua sa tragique perte. Le roi choqué ne sut pas quoi répondre et décida de construire au château une maison pour accueillir François, l'ancien mari d'Henriette, et leurs trois enfants. François un peu gêné accepta pour le bien de ses enfants.

Quelques jours plus tard, il y eut des histoires avec les enfants de François et les enfants du roi et d'Henriette, les enfants de François allaient souvent espionner et écouter les conversations du personnel du château et ils allaient les raconter à François leur père et à leurs copains en déformant tous les mots entendus, le personnel était énervé et alla agresser le roi pour qu'il surveille mieux les enfants à qui il avait donné un toit.

Les enfants aperçurent le roi énervé et décidèrent de partir en courant. À 16h ils rentrèrent pour dévorer leur repas mais craignaient que le roi les aperçoive. Le roi devina

qu'ils allaient rentrer pour déguster leur gouter donc il les attendait. À leur arrivée au château le roi les punit de sortie pour la semaine.

La semaine suivante, les enfants dehors entendirent un bruit assourdissant. Effrayés, ils se mirent à courir le plus vite possible pour atteindre le château. Le bruit venait de leur père qui voulait leur jouer un mauvais tour.

Le lendemain les enfants restèrent au château par peur qu'une espèce les attaque. Au bout de trois jours le père avoua la vérité aux enfants pour qu'ils puissent sortir. Les enfants se réveillaient pour leur premier jour d'école. Ils se réveillèrent par le sublime chant des oiseaux. Ils allèrent à l'école mais en chemin ils assistèrent au meurtre du prêtre, choqués ils ne mangèrent plus pendant deux jours. Ils n'osèrent pas en parler aux adultes. Quelques jours après la garde royale trouva le corps du prêtre. Les enfant ne voulaient pas en parler par peur d'être accusés. Ils étaient mal, encore choqués de ce qu'ils avaient vu.

Au bout d'un mois le roi comprit qu'ils allaient mal donc il décida d'aller leur parler. Les

enfants ne pouvaient plus garder cela pour eux et ils leurs racontèrent tous ce qu'ils avaient vu. Le roi s'empressa d'aller voir la garde royale pour lui raconter ce que ses beaux enfants avaient vu et leur peur d'être accusés. La garde royale alla interroger les enfants en douceur pour ne pas les brusquer. Les enfants leur expliquèrent tout et ils décrivèrent le meurtrier.

Après trois heures d'interrogatoire, la garde royale avait la description du coupable et alla le chercher. Les enfants avaient peur des représailles, peur qu'ils meurent à leur tour. Le meurtrier en question était leur voisin, l'enfant unique de l'assassin décida de se venger pour avoir perdu son seul parent. Il frappa l'aîné de la famille. La garde royale le mit en prison pour tentative de meurtre sur le fils de la reine. Avec l'aide de sa famille et du personnel du château ils se remirent peu à peu de leurs malheurs.

Après quelques semaines ils allèrent bien, tout était redevenu comme avant. Les enfants étaient toujours un peu inquiets quand ils prenaient le chemin qui les menait à l'école, mais

ils remontèrent vite la pente grâce au personnel du château qui les accompagnait à l'école.

Pendant un certain temps tout alla bien au château, mais plus pour longtemps. Le fils du meurtrier du prêtre revint pour finir ce qu'il avait commencé. Un soir, il faisait noir, sombre, avec du brouillard, et le fils décida d'aller au château pour tuer les enfants de la reine. Quand il rentra dans la chambre, il trouva les enfants endormis dans les bras de leur mère et il s'assit et se mit à repenser à sa mère qui était partie. Il n'osa pas les tuer parce qu'il avait vu que dans cette famille il y avait beaucoup d'amour.

Avant de repartir, il laissa un mot : « Bonjour, je suis le fils de Zake votre ancien voisin lui qui a tué le prêtre. J'étais venu pour finir ce que j'avais commencé mais quand j'ai vu l'amour qu'il y avait dans cette famille j'ai repensé à mes parents et je n'ai pas pu vous tuer pour ne pas vous séparer. Je suis désolé ».

Le lendemain matin, au réveil, ils trouvèrent la lettre écrite par le fils de Zake la veille et ils partirent à sa recherche pour le recueillir vu qu'il

était orphelin. Au bout de sept jours de recherches, ils le trouvèrent enfin puis lui demandèrent si cela lui plairait de venir habiter au château. L'orphelin, gêné, n'osa pas accepter mais après réflexion il accepta. Les enfants s'excusèrent d'avoir avoué ce qu'ils avaient vu ce qui emmena son père en prison, il accepta même si au fond de lui il souffrait beaucoup de cette malheureuse histoire. La statue refusa de voir au château le fils d'un meurtrier alors elle décida de le tuer. Le roi pensait que c'était la statue qui avait possédé Zake, ce qui le fit agir de cette manière car c'était le prêtre qui avait marié Henriette et le roi. Le roi était sûr de ce qu'il avançait car les malheurs avaient commencé dès que la statue avait été mise à la ferme et quand il s'était marié avec Henriette. Les enquêteurs prirent l'affaire pour une blague car ils ne pensaient pas que les possessions de statues existaient, ils croyaient qu'ils racontaient cette histoire juste pour que les personnes s'intéressent à lui.

Le roi prit la décision de remettre la statue là où elle était dès le départ, ce qui mit Henriette en colère. Le roi expliqua tous les événements passés depuis que la statue avait été enlevée et ce qu'il

pensait de l'âme de Félicie qui était rentrée dans la statue. Henriette ne le crut pas une seconde et pensa que c'était juste une excuse pour remettre la statue à sa place parce qu'il devait sûrement penser encore à elle. Henriette, blessée, ne dit plus un mot et partit se réfugier auprès de ses enfants pour ne pas faire voir sa peine au roi. Elle se sentait trahie, elle était blessée en plein cœur. À cet instant, la statue en profita pour lui faire du mal. Elle déposa sur le bureau de la reine des lettres que le roi avait écrites pour dévoiler ses sentiments au début de leur relation, elle possédait le corps de l'un des enfants d'Henriette pour qu'il pose les lettres, la date avait été changée de trois jours auparavant. Quand elle vit et lut les lettres, elle les fit tomber et s'effondra dans son divan.

Les enfants étaient allés alerter le roi pour l'effondrement de leur mère, le roi inquiet courut au chevet de sa belle. Il lui demanda ce qu'elle avait et elle lui mentit en lui disant juste qu'elle était malheureuse que le fils de Zake avait été tué. Le roi la crut et ne lui demanda pas pourquoi elle avait des feuilles dans la main.

Henriette décida d'aller à la cascade avec ses enfants pour se changer les idées mais en chemin son carrosse eut un accident, c'est à cet instant précis qu'Henriette perdit son dernier enfant. À son retour elle était fatiguée, en larmes, avec son enfant mort dans les bras. Elle était avec le cocher et ses deux enfants et son dernier mort dans les bras. Le roi envoya un membre du personnel chez le docteur pour qu'il vienne examiner le corps du petit. À l'arrivée du docteur, il constata la mort du fils et fit partir la femme et les deux enfants de la pièce pour qu'il puisse ouvrir le cadavre.

À la fin de l'examen, le docteur déclara la mort accidentelle du dernier de la famille. Avant d'emmener le corps pour qu'il soit brûlé selon des rituels ancestraux, il laissa la famille faire ses adieux, la mère était en larmes ne voulant pas laisser son fils partir au paradis, le roi dut intervenir pour qu'il puisse l'emmener. Ses frères et sœurs lui firent un bisou et ils laissèrent le docteur partir avec leurs frères. Le roi était maintenant sûr et certain : c'était la statue qui voulait du mal à sa belle et à ses enfants. Il prit une lourde décision, celle de déménager à une heure de

route pour s'installer dans une splendide résidence à la campagne ; celle-ci était immense, entourée d'herbe, avec vingt chambres, trois cuisines, dix salles de bain, quatre balcons. Ils étaient entourés par un extraordinaire jardin qui contenait des roses, beaucoup de fontaines, six bassins, et trois statues de poisson et de dauphins.

Le roi laissa la statue dans son château d'origine en pensant que la statue allait arrêter de faire des problèmes. Sa famille et son personnel se demandèrent pourquoi ils déménageaient et il répondit qu'ils partaient tous en vacances parce qu'ils en avait assez d'avoir des malheurs.

Ils le suivèrent tous sans dire un mot, sans le contrarier.

Une semaine après leurs emménagement, les problèmes furent de retour, des vols au château, des bruit étranges, les bougies s'éteignaient toutes seules, les vitres s'ouvraient toutes seules. Ils étaient tous effrayés et essayaient de convaincre le roi pour qu'il accepte de retourner dans leur château d'origine. Le roi ne voulait que le bien de son entourage alors il décida de les écouter et de

repartir dans l'ancien château. Le roi, énervé de devoir quitter sa résidence pour des problèmes, décida d'employer des gardes royaux pour qu'ils restent tout le temps avec les membres de son entourage. Les gardes royaux étaient forts, grands, musclés. Malgré la protection qu'ils avaient, ils continuaient à avoir des histoires.

Les enfants entendaient des petits bruits qui faisaient peur, des sortes de pas derrière eux, des voix quand ils étaient sur le chemin de l'école. Le garde royal entendait lui aussi les bruits, les pas et les voix. Ils se sentaient hantés, suivis, écoutés, ils décidèrent donc de finir leur chemin en courant mais ils entendirent une voix qui dit : « Partez de mon château, c'est mon mari pas celui de votre mère ». La phrase était répétée en boucle jusqu'à l'école. Les enfants, effrayés, n'arrivaient pas à se concentrer à l'école. Le soir venu, ils rentrèrent avec la voix qui était toujours répétée. À leur arrivée, ils étaient essouffés, fatigués, effrayés, pleins d'ortie et de feuilles collées sur eux quand ils couraient. Ils leur racontèrent tout ce qu'ils avaient entendu et surtout la phrase qui était répétée par une voix de jeune femme. Henriette commença

enfin à croire le roi à propos de l'âme de Félicie dans la statue.

Au dîner, Henriette parla des lettres trouvées dans la chambre, ce qui était marqué et la date. Le roi reconnut ses lettres. Choqué, il avoua les avoir écrites pour Félicie mais quand il avait fait connaissance avec elle, et il était surpris que la date avait été changée.

Le roi et son épouse décidèrent de révéler ce qu'ils pensaient de l'âme de Félicie. Les personnes n'y croyaient pas une seconde jusqu'au moment où le roi parla des malheurs qui avaient commencé depuis qu'il s'était marié avec Henriette et le déplacement de la statue qui représentait Félicie. Ils étaient tous d'accord que c'était bien la statue qui causait des problèmes mais la garde royale n'y croyait pas du tout.

Le roi voulait absolument que la garde royale soit d'accord avec le château alors il essaya de trouver une solution, et soudain il trouva et dans la foulée il embrassa Henriette devant la statue. Mais ce geste fut regrettable car la statue baissa les yeux et tout le château cria

« Attention ! », et la statue de Félicie bougea devant tout le château sans crainte de se faire détruire pour de nombreux meurtres puis elle mit une claque à Henriette.

Henriette, sous le choc, alla dans sa chambre, suivie par le roi. Les enfants de la reine étaient en larmes car ils avaient été effrayés par la statue.

Le lendemain tout le monde s'était remis de ses émotions et continua sa vie au quotidien. Les enfants allèrent à l'école accompagnés de leur garde royale bien sûr, le roi resta avec la reine au château qui était toujours sous le choc.

Puis la statue réfléchit un long moment pour savoir qui était la prochaine victime. Pendant tout ce temps, le roi avait des doutes car une chose était sûre : la statue allait recommencer, le roi ne savait pas quand mais une question se posait toujours, pourquoi avait-elle besoin de tuer ?

Le roi voulait une réponse à tout ça, car pour lui personne, même pas une statue, ne prendrait du plaisir à tuer.

Quelques jours plus tard, des nouveaux voisins arrivèrent : une femme, un homme et un chien. Quand les voisins s'installèrent, ils allèrent voir les maisons voisines. Ils allèrent d'abord au château du roi et quand le roi ouvrit la porte il fit la même tête que quand il mentait à Félicie la statue et prêta attention et comprit que c'était une de ses nombreuses maîtresses. La statue avait trouvé sa prochaine victime.

Les voisins firent connaissance et jusque là pas de maladresse de la part du roi et de la maîtresse. Le soir, le roi, dans la nuit, alla rejoindre sa maîtresse Marie-Antoinette. Pendant que le mari de celle-ci était allé marcher, le roi sonna une fois, deux fois, trois fois, puis il entra. Il cria : « Marie-Antoinette ! Marie-Antoinette ! », mais elle ne répondit pas. Il décida alors de monter à l'étage. Il la trouva allongée sur son lit, étouffée. Le roi regarda par la fenêtre en espérant ne pas avoir été aperçu pour ne pas être accusé de meurtre. Il sortit de la maison à toute vitesse mais son nouveau voisin arriva et le roi lui dit : « Bonjour, je voulais vous inviter à manger chez nous ce soir si cela vous dit. »

Le mari de Marie-Antoinette, Georges, répondit : « Oui, avec plaisir, le temps que je prenne une douche et que je prévienne ma femme ! »

Georges alla dans sa chambre prévenir sa femme et tout à coup, il poussa un énorme cri qui réveilla toute la cour et le roi arriva à toute vitesse chez son voisin.

Le meurtrier de la femme du voisin était la statue qui était jalouse que le roi ait une maîtresse si belle. La statue décida de tuer toutes les femmes qui approchaient le roi. La servante avait été tuée quelques jours après dans la forêt quand elle allait chercher des fraises pour le roi. La garde royale trouva la servante du roi étranglée avec une feuille dans la main où on pouvait lire : « Une fille de moins, la prochaine qui s'approche du roi ça sera son tour. La meurtrière secrète ». La domestique du roi prit cette lettre très au sérieux et décida de s'éloigner du roi mais c'était trop tard, en chemin pour une nouvelle région elle se fit tuer de dix coups de couteau en plein cœur. Le sang de la domestique avait été utilisé pour écrire le nom du

roi avec un cœur et la date du mariage de Félicie et du roi.

À la découverte du corps, le roi prit la décision de mettre la statue dans les souterrains du château et de l'enfermer à double tour mais les malheurs continuèrent. Deux autres filles moururent à leur tour, la cuisinière était morte empoisonnée et l'une des nombreuses dames de ménage fut retrouvée morte dans sa chambre avec les lettres écrites par le roi pour Félicie au début de leur relation.

Ils en étaient tous sûrs, c'était la statue qui tuait les femmes par jalousie parce qu'elle n'était plus présente à côté du roi donc elle avait décidé de tuer toutes ses maîtresses et toutes les femmes qui le cotoyaient.

Un jour, le roi décida d'aller à la chasse — l'excuse pour aller voir une de ses maîtresses pour lui dire qu'ils ne devaient plus se voir pour qu'elle ne meure pas à son tour. Il sortit du château le plus discrètement possible mais la statue qui le suivait de partout le vit sortir donc elle le suivit. La maîtresse du roi était Abigaël, la meilleure amie de

Félicie. La statue fut encore plus énervée de découvrir la vérité. Félicie la brûla avant de la tuer en lui portant plusieurs coups de couteau au cœur. Elle lui fit subir la pire mort de cette époque car elle se sentait trahie par sa meilleure amie, elle qui était censée être là pour elle et pas pour lui voler son mari. Le roi effrayé décida de faire construire une petite maison à deux heures de route du château pour qu'Henriette puisse vivre avant que la statue lui recrée des problèmes.

Henriette, amoureuse, refusa, mais le roi ne lui laissa pas le choix car c'était pour son bien. Sans dire un mot, elle fit sa valise et celle de ses enfants et elle partit dans sa nouvelle maison pour une durée indéterminée. Le roi malheureux de cette séparation se mit à écrire une lettre pour sa femme qui lui manquait déjà. Dans cette lettre, il parlait de ses sentiments et du malheur de la séparation. Il écrivit : « Ma chère Henriette, voilà déjà une journée que vous êtes partie mais vous me manquez déjà, sans vous je suis malheureux. Je ne souris plus, vous étiez mon rayon de soleil de tous les jours. Je suis décidé de détruire cette statue

pour que vous reveniez. Revenez dans cinq jours et la statue sera détruite. »

Le roi, décidé, détruisit la statue mais la statue étant possédée se reconstruisit toute seule sous les yeux étonnés du roi. Effrayé, il partit en courant pour se réfugier dans son château. Cinq jours après, Henriette était de retour mais la statue était toujours présente, elle était énervée de la voir et monta en courant jusqu'à la chambre du roi et il lui expliqua tout, que la statue s'était reconstruite, etc. Henriette prit peur et se mit à pleurer, elle avait peur pour sa vie et celle des enfants.

Le roi déterminé décida de faire enterrer la famille sous l'olivier. Dès le lendemain toute la cour se mit à creuser un trou sous l'olivier et alla déplacer la statue. Depuis que la statue avait été déplacée, Henriette n'eut plus de problèmes.

Histoire 6

Dans une contrée lointaine se trouvait une forêt qui n'était pas comme les autres, toutes les personnes qui s'y aventuraient n'en revenaient jamais. En son centre se trouvait une vieille maison en bois, de la fumée sortait de sa cheminée. Cette maison était habitée par un très vieil homme, il avait une longue barbe blanche, il portait une longue robe bleue. Le vieil homme se nommait Héradès, c'était un alchimiste qui comme tout alchimiste avait pour but de transformer le plomb en or. Mais Héradès n'arrivait point à ce résultat, son prodige était une statue de bronze qui le jour de sa création fut maudite par les dieux, la statue lui apportant malheur Héradès mourut à cause du malheur causé par la statue en bronze.

Un mois plus tard, les chevaliers du roi vinrent récupérer les impôts et entendirent la rumeur que le vieil homme était mort. Pour vérifier cela, les chevaliers se mirent en route pour la maison. Les chevaliers étaient armés jusqu'aux dents, ils possédaient une armure blanche, leurs

chevaux étaient robustes, leurs boucliers portaient le symbole du dragon.

Arrivés devant la maison ils découvrirent le cadavre d' Héradès qui avait été déchiqueté par les corbeaux. Un instant après, un pigeon transportant un message du roi arriva, l'un des chevaliers le lut à haute voix : « Chevaliers, on m'a rapporté que le vieil homme était mort. Brûlez la maison jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que cendres et poussières. »

Après avoir attendu des heures, la maison s'effondra. À ce moment là, un rayon de soleil passa à travers les nuages et se refléta sur la statue. Les chevaliers, trouvant cette statue magnifique, la prirent et l'emmenèrent avec eux pour la donner au roi.

Les chevaliers mirent trois jours pour retourner au château. Dès leur retour, ils allèrent voir le roi pour lui offrir ce qu'ils avaient trouvé. Le roi, ravi, dit : « Ô mes braves hommes, merci pour ce présent, je mettrai cette statue avec mes plus beaux trésors ».

Le roi envoya les chevaliers pour qu'ils la mettent dans la salle au trésor mais dès qu'ils firent un pas dans les escaliers, les chevaliers tombèrent, dès que le roi appela un médecin, le médecin lui dit : « Qu'est-ce qu'ils ont ? » Le roi lui répondit : « La statue leur est tombée dessus ». Le roi appela donc l'autre chevalier pour l'emmener mais un des chevaliers avait eu le coup de foudre pour la statue ; il attira tout le malheur de la statue sur le château. Quelques jours plus tard, le roi mourut à cause du malheur de la statue. La statue fut donnée comme héritage au chevalier qui aimait autant la statue que le roi. Le chevalier la prit puis l'emmena dans ses quartiers. Il découvrit une écriture gravée sur le sol, ces mots étaient : « Croix de Salomon + irator = merlos ». Le chevalier voulant découvrir ce que signifiaient ces mots alla à la bibliothèque du château. Le chevalier y découvrit que ces mots voulaient dire : « Dieu + statue = malheur ». Le chevalier se dit « Balivernes, cela n'est point vrai. » Son valet arriva à ce moment-là et dit : « Mon seigneur, la fille de la reine joue près de votre chambre et elle a vu la statue avec un livre dans les mains. Elle ferma les yeux en à peine quelques

secondes et quand les rouvrit la statue avait reposé le livre et avait repris sa position. Nous avons appelé le médecin de la cour pour qu'il l'examine. »

Le chevalier, inquiet, alla voir la fille de la reine. Arrivé sur les lieux, la fille semblait calme. Voyant que la fille de la reine allait bien, il repartit pour ses quartiers.

Arrivé à ses quartiers, le chevalier entendit un objet très lourd tomber. Il entra très rapidement et découvrit son valet sous la statue, il vit seulement le corps mais pas la tête. Le chevalier, triste de la mort de son valet, ferma la porte. La tête baissée, en la relevant, il découvrit la tête de son valet accrochée sur la porte. Le chevalier sursauta et tomba par terre.

Le corps du valet fut évacué une demi-heure après. Le chevalier apporta lui-même la nouvelle à la famille du valet et pour se faire pardonner la mort du valet il leur donna une de ses terres.

Arrivé au pied du château il se rappela ce qui était écrit sur le socle de la statue.

Au bout de la troisième victime, toutes mortes très bizarrement, il se dit : « Pourquoi ai-je ignoré ce qui était écrit ? Le malheur s'abat sur toutes les personnes qui entrent dans mes quartiers sans autorisation, on dirait qu'elle me protège ».

La reine, pour le bien de sa famille, demanda à ses deux enfants de ne pas rentrer dans les quartiers du chevalier quand il n'était pas là. Mais les enfants ne l'écoutèrent point, ils étaient tellement curieux qu'ils ne résistèrent pas à l'envie d'aller voir cette fameuse statue. Les enfants contemplaient la statue, quand tout d'un coup la porte se ferma ! Ils se retournèrent, surpris ! Mais ce n'était que le vent. Ils se retournèrent de nouveau et virent la statue dans une position différente d'aparavant. On aurait dit qu'elle voulait leur sauter dessus. Ayant peur, ils se mirent à courir mais la porte était fermée !

Les deux enfants pleuraient et hurlaient, un soldat passant par là les entendit. Voyant que la porte était fermée, il l'enfonça et il découvrit la statue avec les deux enfants suspendus en l'air à

des cordes. Le soldat s'empressa d'aller dire le malheur à la reine, la reine accablée par cette nouvelle s'effondra sur le sol. La reine n'en pouvait plus et dit au chevalier : « Je te laisse deux options : soit je te banis, soit tu te débarrasses de cette statue... » Le chevalier choisit la deuxième option.

Le chevalier prit le lendemain matin une charette pour transporter la statue jusqu'à l'endroit où il l'avait trouvée. Soit dans les ruines de la maison. Arrivé là-bas, il prit la statue et la déposa au centre des ruines. Il voulut vérifier que tout allait bien dans la ville, qui se trouvait au pied de la montagne. Arrivé dans la ville, il découvrit que la ville n'était pas très accueillante. Il n'y avait personne dans les rues, les portes étaient fermées, le village était très sombre.

Les villageois dirent au chevalier : « Partez, partez cher monsieur, ou vous allez mourir ! ». Le chevalier, inquiet, partit voir dans les environs s'il restait quelqu'un, il ne trouva personne. Triste de n'avoir retrouvé personne, il se remit en route pour le château.

Après trois jours de cheval, il atteignit enfin le château, à son arrivée le chevalier fut accueilli par la reine. « Oh mon cher chevalier, vous vous êtes enfin débarrassé de cette statue, allez vous reposer dans vos quartiers ».

Arrivé dans ses quartiers, il vit la porte ouverte. Le chevalier entra lentement pour ne pas effrayer la personne qui était à l'intérieur s'il y en avait une. En entrant, il découvrit la statue qui était revenue au château. Le chevalier alla faire part de cette nouvelle à la reine. La reine, ne sachant pas quoi faire, dit au chevalier : « Je ne sais pas quoi vous répondre ».

Le chevalier partit du château avec la statue pour la mettre au fond d'une grotte. Pour être sûr que la statue ne revienne pas, il mit des rochers à l'entrée, mais de retour la statue était de nouveau là. Le chevalier en ayant assez, il enferma la statue dans le donjon à son dernier étage et le chevalier resta pendant un mois à surveiller la statue. Le chevalier était tellement épuisé qu'il tomba malade, quand il fut guéri il remonta dans le donjon. Le chevalier voulant voir si la statue était toujours là,

il ouvrit la porte. La statue était là, avec un couteau dans la main et par terre la reine et une dizaine de soldats tous égorgés comme des bêtes.

Le chevalier poussa un cri, qui résonna dans tout le château. Tous les soldats, les valets et les chevaliers accoururent. Le chevalier fut enchaîné et fait prisonnier dans le sous-sol du donjon, car il était le propriétaire de la statue. La statue fut apportée dans la salle des trésors. Le chevalier fut jugé et reçut comme punition de mourir comme la reine, égorgé. La scène se passa sur la grande place devant le château. Après cela, la statue étant trop dangereuse, les chevaliers l'enterrèrent dans une clairière, en son centre. La statue ayant de la peine pour le chevalier, un olivier poussa au-dessus d'elle en symbole de l'amour qu'elle portait pour le chevalier.

Histoire 7

Un mythe dit qu'un jour la déesse Aphrodite alla sur la terre pour chercher des olives pour faire son shampoing. Sans faire exprès, elle fit tomber une olive trop mûre. Elle s'éclata par terre. On raconte que la nuit, elle prend vie et qu'elle est belle d'extérieur mais d'intérieur elle est méchante. Elle prit le nom de Vénus, comme le deuxième nom de sa mère. Elle commença par tuer la personne qui avait fait tomber l'olive par terre pour se venger de lui avoir donné vie à moitié et de l'avoir abandonnée. Mais ceci est impossible car c'était une déesse immortelle, donc elle tua tous les amants qu'il y avait pour offenser la déesse de l'amour. Ensuite elle continua en pillant tout un village, et tua des milliers de personnes en brûlant les villages qu'elle pillait. Elle avait tellement tué de personnes que son cœur devint plus froid qu'un blizzard. Elle gela toute chose auprès d'elle et disparut à chaque fois dans son blizzard sans

laisser de traces. À chaque blizzard on pouvait entendre son cri douloureux.

Le 20 janvier

Voici ce que je lis dans le livre du moine de l'abbaye « mon journal intime », il y avait un cadenas dessus, solide malgré son âge. Il dit qu'une femme d'une rare beauté mais de la pire haine envers tout le monde ; tous les soirs elle tue une personne en la jetant dans un fleuve glacé, puis elle le laisse dans un champ de givre et de neige. Mais après avoir tué tous ses amants, elle tue les enfants, puis les femmes. Mais le moine de l'abbaye supplia la déesse Aphrodite de punir la Vénus. Il marqua dans son journal intime ce qu'il avait vu et ce qu'il en avait conclu. Chaque jour, il écrivait que s'il arrêtait d'écrire il serait tué. Ce livre, il le cacha dans les catacombes sous trois dalles de bronze. Mais les dieux envoyèrent une catastrophe pour tuer la Vénus. Si le moine venait à mourir, la femme cruelle serait changée en pierre. Pour remercier le moine qui avait prévenu les dieux de la cruauté de cette femme, qui avait tué tous ses amants, il pourrait aller au paradis pour l'éternité.

Le 21 janvier

Je retrouvai des pages écrites non pas par le moine mais par un intermédiaire. C'était la suite du mythe. Je les avais retrouvées dans les décombres de l'abbaye.

Un jour la Vénus vit un volcan qui entra en éruption. Elle qui voulait sauver sa mère (l'olivier) elle se jeta sur l'olivier pour attraper une olive. Quand soudain la lave du volcan dégouлина sur tout le village avec la Vénus et l'olivier. La Vénus fut emportée par la lave et elle resta enfermée sous la lave avec l'olive dans la main. Elle espérait faire sortir l'olive de la lave en levant la main en l'air. Malheureusement, la lave avait une couche beaucoup plus grosse que ce qu'elle imaginait. Mais cela n'eut pas d'influence car l'olive réussit à pousser quand la terre repoussa. L'olive devint un olivier et sa mère ressuscita sur son enfant. Avec la Vénus dessous, qui, comme la déesse Aphrodite, est immortelle et reste en pierre puis devient en bronze au fil du temps, mais reste méchante sous l'olivier qui avait repoussé. Pendant des années,

elle vit de l'amour et de la paix envers sa mère qui la détestait.

Donc la Vénus se grava sur le corps une malédiction contre ses amants. La Vénus reprendrait vie pour tuer celui qui possèdera un objet preuve d'amour ou de l'amour pour quelqu'un. Tout ceci pour offenser la déesse Aphrodite qui était la déesse de l'amour. Cette malédiction envers ses amants se retourna sur la Vénus car elle serait prisonnière à jamais sous l'olivier jusqu'à ce qu'une personne la déterre. Pendant ce temps, elle détruisit l'amour qu'il y avait dans ce village pour laisser la cupidité s'installer.

Mais cette nuit-là, j'entendis et je vis une ombre. Ceci se passa vers minuit car la cloche de l'église sonna. Le lendemain, on retrouva un couple gelé dans un des lacs.

Quand j'arrivai au pied du volcan qui était entré en éruption sans raison, c'était un paysage à la terre de cendre que je vis. Pourtant, il y avait plein d'arbres dont la moitié étaient des oliviers,

qui étaient très froids mais coriaces. Il y avait une rumeur qui courait à son propos.

Le 22 janvier

Après tout ce que j'avais entendu, compris, je me demandai si c'était un fou qui avait inventé cette histoire ou une réalité pour nous prévenir.

Après avoir entendu des mythes, des histoires racontées dans un livre, on se demande comment un volcan a pu se produire sans une explication naturelle.

Le 23 janvier

Aujourd'hui, après avoir vu des enfants courir et avoir peur de quelque chose, puis vu des traces de pas en forme de pieds nus avec de la poussière de bronze éparpillée sur le sol, je repensai à tous ces mythes qui pouvaient m'apporter une explication.

Le 24 janvier

Un meurtre a été commis. C'est celui d'un des habitants du village d'Apollinaire. Cet habitant

était un moine de l'abbaye. Il est mort de froid et d'un écroulement de plafond. Le toit a dû céder sous la neige même s'il n'y avait presque aucune neige près du volcan, habituellement.

Le 30 janvier

Le volcan a commencé à reprendre de la température comme s'il se réveillait du jour au lendemain. Le gel et la neige fondent et font des coulées de boue. Dans ces cas-là, personne ne sort dehors dans la montagne et reste dans le village.

Le 1 février

Maintenant c'est trois morts en une nuit. Ce doit être un tueur fou qui les a tués. Les victimes sont un jeune couple et leur fille : toute une famille tuée dans sa propre maison en fin d'après-midi. Ils ont les mêmes symptômes que le premier tué, c'est-à-dire gelés.

Le 3 février

Il pleut. C'est la première fois qu'il pleut autant depuis des années. J'ai peur. Il fait sombre et pourtant il n'est que deux heures de l'après-midi.

Pour des raisons inconnues, c'est le narrateur qui est mort gelé dans son lit avec un poignard espagnol dans la main, comme s'il voulait se défendre.

Histoire 8

Un soir de novembre 1843, le froid de la fin d'automne passait sous les portes et moi et ma fille étions frigorifiées.

Je me regardai dans mon miroir brisé ; on voyait bien que j'avais été belle un jour mais je ne l'étais plus vraiment : j'avais des sourcils trop épais, un nez trop pointu, plutôt sec, mon corps n'avait rien d'enviable et la maladie dont j'avais été victime (un cancer) avait laissé des ravages. J'avais des cernes noirs sous les yeux, mes cheveux étaient devenus blancs quand j'avais 43 ans, il y a 7 ans, sous le coup d'un choc émotionnel, et des rides sillonnaient mon visage de toutes parts.

Je me mis alors à penser au passé.

Dans ma jeunesse j'avais été riche et belle, étant issue de bonne famille, j'aimais lire et apprendre et, après avoir fini mes études d'archéologue, je m'étais mariée à un homme riche nommé Guillaume De Castellini.

Contrairement aux autres hommes riches, lui était bon et généreux. Je n'ai jamais su ce qu'il faisait, mais, chaque soir, il partait et ne revenait que tard dans la nuit épuisé, les vêtements souvent déchirés et à chaque fois il était terrifié : il regardait avec effroi autour de lui pour voir si quelqu'un le suivait. J'ai donné naissance à une petite fille le 17 octobre 1823 et cet homme méconnaissable la nuit était un père et un mari aimant et joyeux la journée. Ma fille, nommée Louise, a eu 20 ans il y a un mois, elle était magnifique. Mon mari n'a jamais remarqué que je l'observais chaque nuit quand il rentrait. À chaque fois qu'il partait, je lui demandais où il allait et chaque fois il me répondait de façon vague. Un soir, il me dit qu'il avait une réunion pour le travail, un autre qu'il allait rendre visite à sa mère. Et quand je lui proposais de l'accompagner, il me disait qu'il préférerait être seul avec elle.

J'ai donc entrepris de faire mon enquête seule : à chaque fois qu'il me disait aller chez sa mère, je demandais à cette dernière vérification et à chaque fois l'information s'avérait être fausse. Je faisais la même chose pour les réunions et

découvris que plusieurs mois s'étaient écoulés avant la dernière. Je lui demandais aussi assez souvent comment il faisait pour faire une telle consommation de vêtements — puisqu'il les déchirait tous — et il me répondait qu'il aimait le changement puis détournait la conversation. Je n'insistais pas, sachant que je n'obtiendrais rien de plus

Un soir de juillet 1836, ma fille avait 13 ans et c'était la première — et dernière — fois où je la laissai seule. Mon mari était parti comme chaque soir à 22 heures après que ma fille se soit endormie. Mais cette fois je le suivis. Il se dirigea vers une usine délabrée que les plus superstitieux disaient hantée. Moi je n'y croyais pas vraiment, mais il était vrai que cette façade délabrée aux sombres coins et recoins faisait peine à voir. J'avançai silencieusement à trente mètres derrière lui. Je ne pouvais pas le suivre de trop près sans être à découvert donc je me cachai derrière une voiture et l'observai de loin. Mais il était tard et il faisait sombre, je ne le distinguai donc pas très bien. Il rejoignit bientôt une autre silhouette plus petite

que lui et ils entrèrent tous les deux dans l'usine délabrée.

J'attendis une dizaine de minutes puis, quand je fus sûre qu'il ne réapparaîtrait pas, je me décidai à entrer dans la bâtisse. Plusieurs fois je faillis revenir en arrière en me disant que si mon mari ne voulait pas me dire ce qui se tramait chaque nuit, c'était bien qu'il y avait une raison. Mais à chaque fois je repensais aux vêtements déchirés qu'il cachait tant bien que mal et aux regards terrifiés qu'il lançait derrière lui quand il rentrait à l'idée que quelqu'un l'ait suivi et je me disais qu'il était sûrement en danger et que si les personnes dont il avait si peur le retrouvaient, peut-être s'en prendraient-elles aussi à ma fille, mon bébé, que je ne voudrais perdre pour rien au monde; s'il lui arrivait quelque chose, jamais je ne m'en remettrais. Cette dernière pensée acheva de me convaincre et je m'avançai d'un pas décidé vers l'usine. Je m'arrêtai à cinq mètres de l'usine en entendant des éclats de voix et un bruit de métal tombant à terre. Je décidai de longer les murs — bien que je frissonnasse à l'idée qu'il puisse y avoir

des araignées, des rats ou tout autre bestioles — de sorte à être la plus discrète possible.

Je m'avançai donc dans l'ombre, les bras tendus pour toucher le mur quand j'eus un sursaut et un frisson parcourut mon corps : la pierre... elle était chaude et c'était comme si j'avais touché un corps. Je cotinuai à avancer vers le mur et, cette fois, ne rencontrai que la pierre froide et dure. Je me raisonnai en me disant qu'il s'agissait seulement d'une illusion due au stress et poursuivis mon chemin.

Je progressai lentement, collée à la pierre froide, et une fois arrivée à la hauteur de la porte, je jetai un bref coup d'œil à l'intérieur et, ne voyant personne, j'entrai.

Le hall d'entrée était plongé dans l'obscurité, je ne discernai que des ombres informes et dus tâtonner et avancer très lentement pour ne pas tomber. La peur commençait à monter maintenant que j'étais dans le noir complet, je crois que je me trouvais dans un couloir mais je n'en étais pas certaine. Des bruits de souris et de chauve-souris me parvenaient, mais c'était toujours mieux que le

silence total qui ne manqua pas d'arriver quelques minutes plus tard. Je me demandai pourquoi les rats ne couraient plus par ici et sentis la terreur s'insinuer lentement dans chaque partie de mon corps.

Tout à coup j'entendis un énorme bruit, comme une cloche tombant au sol, suivi de très près d'un cri suraigu à vous glacer le sang.

Je restai pétrifiée sur place, n'osant plus faire un mouvement, glacée d'effroi, je me demandais ce qui était arrivé et surtout s'il était arrivé quelque chose à Guillaume. J'essayai de me répéter qu'il ne lui était rien arrivé, que, de toute façon, le cri était celui d'une femme, mais cela ne me réconforta finalement pas le moins du monde.

Je me demandai pourquoi j'avais tant tenu à venir ici et regrettai très amèrement mon choix, je pensai faire demi-tour, mais, étant dans l'obscurité la plus complète, je ne savais pas du tout où était la sortie.

Tout à coup j'entendis des pas et vis la lumière d'une torche à quelques mètres de moi. Je ne sus plus que faire et décidai de me plaquer contre le mur. Je sentis une araignée courir le long de ma tempe mais me forçai à ne pas bouger. La personne passa devant moi sans me voir et après qu'elle ait disparu, je m'effondrai le long du mur et pleurai silencieusement. Ces pleurs étaient des pleurs de soulagement de ne pas avoir été aperçue, de terreur et de fatigue due aux émotions.

Je me décidai enfin à me relever mais entendis à nouveau des bruits de pas précipités et des voix et aperçus une lumière vive venant du couloir parallèle à celui où je me trouvais. Je me précipitai donc contre le mur et me tapis contre le sol dans l'espoir de me confondre avec l'ombre et de n'être donc pas aperçue. À mesure que les voix se rapprochaient, je sentis la terreur monter en moi tel un vent glacé. Les silhouettes passèrent devant moi sans me voir — je pensais avoir distingué trois hommes et une femme — et, de soulagement, je lâchai un bruyant soupir. Mais je me rendis alors compte qu'il avait été un peu trop bruyant : la silhouette qui fermait la marche se retourna et

balaya le couloir du faisceau de sa lampe torche, je me figeai, n'osant plus respirer. Après les trente plus longues secondes de ma vie, il releva sa lampe, près à se retourner, mais il tourna sa lampe dans le mauvais sens et son visage fut donc éclairé. Et là, je me rendis compte que c'était Guillaume !

Les personnes atteignirent bientôt l'autre côté du couloir et j'allais me retrouver dans le noir complet d'une minute à l'autre. Je me mis donc à réfléchir à toute allure et décidai de les suivre.

J'attendis qu'ils soient au bout du couloir et me lavai le plus silencieusement possible. Ils marchèrent pendant près d'un quart d'heure puis s'arrêtèrent devant une porte d'où filtrait de la lumière sous le pas de la porte. Je décidai de me cacher derrière un poteau qui se trouvait là et ils se regardèrent, se prirent les mains et se dirent bonne chance et d'autres choses que je ne compris pas. Ils entrèrent alors.

J'attendais depuis même pas une minute quand j'entendis un hurlement qui me glaça le sang : cette voix... je l'aurais reconnue entre toutes... c'était celle de Guillaume !

Je me précipitai dans la salle et là, tout mon corps se figea de terreur, j'aurais voulu me persuader que ce que j'avais sous les yeux n'était pas réel, que ce n'était qu'un cauchemar et que j'allais me réveiller dans mon lit, aux côtés de mon mari. Mais non, tout cela était bel et bien réel ! Quand je compris enfin cela, je me mis à hurler, un hurlement d'agonie, et je tombai à terre, pleurant, hurlant. Puis je me mis à vomir tout ce que j'avais dans le corps. J'avais mal, tellement mal, j'aurais voulu être à la place de ce corps, revenir quelques heures plus tôt et empêcher Guillaume de partir, mais je devais me rendre à l'évidence : Guillaume était mort écrasé sous cette statue de bronze sculptée tel un corps de femme à la beauté exceptionnelle, envoûtante et cruelle et je n'y pouvais plus rien. Toute force me quittant, je m'assis par terre et pleurai toute les larmes de mon corps. Soudain je sentis une main se poser sur mon épaule et je me relevai d'un bond en hurlant « Ne me touchez pas ! C'est vous qui avez fait ça, avouez que c'est vous qui l'avez tué ! » Et je pleurai de plus belle, me disant que ma vie s'arrêtait là, je me demandai à quoi bon vivre sans Guillaume, et puis

apparut dans ma tête le visage de Louise, ma petite Louise qui m'attendait à la maison. La voilà ma raison de vivre, je me devais de me ressaisir. Pour elle.

Je demandai donc à la femme ce qui s'était passé et voilà ce qu'elle me dit :

« Vous devez être madame De Castellini ?

— C'est exact.

— Eh bien vous devriez vous asseoir Madame.

— Pourquoi cela ?

— S'il vous plaît, ne dites rien, écoutez-moi juste et vous allez comprendre. Il y a de cela vingt-six ans, Guillaume était en couple avec Catherine Ramo, une jeune femme plutôt pauvre, vivant dans les quartiers malfamés de Paris. Ils filaient le parfait amour.

— Mais, l'interrompis-je, il ne m'en a jamais parlé !

— Écoutez-moi jusqu'au bout sans m'interrompre s'il vous plaît. Donc ils devaient se cacher car il était mal vu pour Guillaume d'être avec une pauvre mais, mis à part cet inconvénient, tout allait bien pour eux. Et puis un jour Guillaume lui demanda si elle voulait bien se marier avec lui et, naturellement, elle lui dit oui. Mais quelques jours plus tard, un ami de Guillaume vint lui dire qu'il avait entendu Catherine parler de tout l'argent qu'elle amasserait quand elle serait mariée avec lui et elle commençait même à faire la liste des personnes à qui elle donnerait des sous et combien elle leur donnerait quand elle aurait... tué Guillaume. Bien sûr, au début il n'y croyait pas, mais ses doutes furent vite confirmés je ne sais comment. Alors il alla la voir et lui demanda de vive voix pourquoi elle avait voulu cela et elle nia tout en bloc, disant ne jamais avoir entendu de pareille histoire et alors éclata une dispute terrible et chacun de leur côté ils s'éloignèrent l'un de l'autre et, trois mois plus tard, il vous épousait. Il vécut onze ans avec vous, puis un soir de mai 1828, Catherine vint le trouver à son travail et voulut lui expliquer qu'elle avait une sœur jumelle et que

c'était elle qui avait voulu prendre sa place et le tuer. Ils parlèrent pendant près de quatre heures puis elle fut sa maîtresse pour une nuit.

Mais le lendemain, il se rendit compte qu'il avait fait une erreur quand il vous vit avec votre fille dans les bras et il dit à Catherine que désormais, elle devait disparaître de sa vie. Elle pleura, le supplia... Mais rien n'y fit et trois jours plus tard on la retrouva morte dans l'ancienne usine à bronze avec à ses côtés une sorte de sarcophage comme en utilisaient les égyptiens, de sa taille, sculpté en forme de femme.

À cette époque, quand la famille n'avait pas assez de sous pour payer un cercueil, on jetait les morts dans une décharge publique. Or, la famille n'avait pas le moindre sou à donner, de plus, la famille était tellement nombreuse qu'ils ne s'aperçurent presque pas de sa disparition. De toute façon, Catherine s'était beaucoup éloignée de sa famille depuis qu'elle avait compris que sa sœur voulait prendre sa place auprès de Guillaume et qu'elle voulait le tuer pour mieux le dépouiller. Et Guillaume ne pouvait pas non plus donner une

grosse somme car vous vous seriez rendu compte de quelque chose et il ne tenait pas à vous expliquer la nuit qu'il avait passé avec elle.

Donc il décida de la mettre dans le sarcophage et de l'enterrer sous l'usine. Mais le lendemain il y retourna et vit qu'il n'était plus dans le trou, mais debout près de l'entrée. Il prit peur et retourna chez lui en courant et depuis, il y est retourné chaque soir.

Mais ce soir, au moment où il est entré, le sarcophage s'est jeté sur lui et il est mort écrasé... »

Ma première réaction fut alors de lui demander qui elle était pour savoir tout cela et elle me dit qu'elle était sa sœur. C'était donc elle sa fameuse sœur qu'il n'avait jamais pris le temps de me présenter...

Puis je lui dis qu'elle était folle ; qu'une statue de bronze ça ne bougeait pas, que mon mari ne m'avait jamais trompée. Et je rentrai chez moi en courant, ravagée par les larmes, dévastée par la tristesse.

Je passai voir ma fille dans sa chambre, elle dormait comme un ange. J'allai ensuite me coucher en me disant que plus jamais Guillaume ne dormirait à mes côtés dans ce lit.

Le lendemain matin, ma fille me demanda où était son père et je ne sus que répondre, restant un long moment à me demander si elle était en âge de comprendre et quand elle me rappela qu'il fallait que je lui réponde d'un petit « maman ? », je sus qu'elle pouvait comprendre. Alors je lui dis qu'elle ne reverrait plus jamais son père et elle me demanda s'il était parti et je lui répondis que oui, il était bel et bien parti, mais dans le ciel.

Alors Louise se leva et alla faire la vaisselle, les larmes coulant sur son beau visage innocent d'enfant entrant dans l'adolescence sans qu'elle ne fasse rien pour les arrêter. J'essayai de l'en empêcher en lui disant qu'elle n'avait pas besoin de faire la vaisselle, qu'une femme de ménage s'en occupait déjà, mais elle ne dit rien et continua alors je l'attirai vers moi et là elle me repoussa violemment en criant « Papa va rentrer bientôt, et

toi tu ne veux pas nettoyer entièrement la maison pour qu'il soit heureux d'entrer dans une maison propre ? » et je lui répondis que son papa ne reviendrait pas mais elle s'obstina, ne m'écoutant pas, répétant en boucle que son papa serait fier d'elle parce qu'elle était devenue une vraie petite femme de maison comme il l'avait toujours souhaité. À ce moment-là, je regrettai de lui avoir dit, mais quelle excuse aurais-je pu inventer ? Et puis le choc aurait été encore plus rude si elle l'avait appris des années plus tard, ou pire si elle l'avait appris par ses amis ou dans les journaux, non, j'avais bien fait.

Alors j'essayai tant bien que mal de la consoler, de lui expliquer qu'il ne servait à rien de s'obstiner, qu'il était parti définitivement mais elle cria « Tu mens ! », alors je la laissai gérer son chagrin seule et elle nettoya toute la journée la maison de fond en comble, allant même jusqu'aux caves. Puis, à la tombée de la nuit, elle alla se coucher et moi de même. Mais au milieu de la nuit elle se releva, frappa à la porte de ma chambre, puis se glissa dans mon lit et me demanda comment il était mort. Je m'apprêtais à lui répondre que je ne

savais pas mais me ravisai et lui dis qu'une statue de bronze lui était tombée dessus. Elle me regarda et me dit « C'est une mort stupide, cette mort ne le vaut pas ! ».

Trois semaines plus tard, on l'enterrait.

J'appris ensuite qu'un tueur en série tuait tous les hommes de la région à la veille de leurs fiançailles. Pour les tuer, on avait l'impression qu'ils étaient écrasés sous un poids énorme. Mais le tueur ne se satisfaisait pas de la région et bientôt il tua les hommes dans le monde entier. Les mariages furent alors complètement proscrits dans certains pays. Personne ne savait qui pouvait bien être derrière tout ça, mais moi, j'avais ma petite idée.

Quelques mois plus tard, mon père perdit sa fortune et moi et ma fille dûmes déménager dans une chaumière. Je tombai alors malade et me relevai tant bien que mal de cette maladie, mais même complètement guérie, les signes de la maladie étaient bel et bien là et ne partiraient pas de sitôt.

D'après mon médecin, la maladie allait
revenir et cette fois, je ne me relèverai pas...

Histoire 9

La nuit était déjà tombée depuis longtemps, un homme blessé et poursuivi tentait de se mettre à l'abri.

Il était minuit et je n'avais d'autre moyen que de fuir si je voulais rester en vie, mon fidèle garde du corps me soutenait et nous courions dans la nuit telle une proie facile. Pourtant, la soirée avait bien débuté, entouré de mes collaborateurs, j'étais prêt à signer le contrat le plus décisif de ma carrière. Tout se bousculait dans ma tête et je tentais de trouver tant bien que mal le détail qui avait tout fait basculer et m'avait conduit ici, dans cette folle poursuite.

Chaque mouvement me renvoyait une douleur terrible, mais l'instinct de survie me poussait à avancer. Alors que le sol semblait se dérober sous mes pieds, mon compagnon de route me fit entrapercevoir l'entrée d'un cimetière.

Ce cimetière que le destin avait posé sur notre route était assez grand, à la fois lugubre et terrifiant, le bruit du vent dans les feuilles des arbres pouvait nous faire penser à une voix d'enfant, plaintive et gémissante, mais j'étais trop occupé à fuir pour laisser ma pensée divaguer.

L'idée de passer la nuit dans cet endroit ne me réjouissait pas mais il fallait sans plus tarder que je reprenne des forces et surtout que je me libère de mes poursuivants, après tout, cette cachette était un signe du ciel, et qui pourrait venir me chercher dans un lieu aussi sinistre que celui-ci ?...

La nuit était claire et la lueur de la lune nous ouvrit le chemin jusqu'à un caveau immense. Nous poussâmes la lourde porte en fer forgé et pénétrâmes dans cette obscurité sans fin, persuadés que nous serions, enfin, en sécurité.

Je ne fus pas surpris de la grosseur de ce caveau, cela devait être une riche famille de la ville qui avait certainement une grande lignée à conserver. Il faisait noir, et l'air était glacial, l'ombre des arbres aux alentours reflétait des

silhouettes peu rassurantes sur les murs grâce au clair de lune. Je pouvais distinguer, mais difficilement, des statues et des petits bustes qui paraissaient sortir des murs de ce mausolée.

Par chance, j'avais toujours sur moi mon briquet à essence, et ce même si je m'étais arrêté de fumer... sans doute par superstition.

Mon camarade me déposa doucement au sol et se mit en quête de surveiller l'entrée de ce tombeau démesuré tel un chien de berger qui doit veiller sur son troupeau. Thomas, c'était son prénom, m'avait toujours servi avec loyauté et fidélité et je savais que je pouvais compter sur lui. Mes yeux firent le tour de cette stèle et je pus discerner cette architecture qui semblait venir d'un autre temps. Le caveau était immense, majestueux et étrange à la fois, des colonnes blanches et noires à chaque coin de la pièce s'entremêlaient vers le plafond et semblaient n'avoir pas de fin.

Je levai les yeux vers ce plafond et, toujours aidé de mon briquet, j'observai, difficilement, une fresque, les couleurs de cette peinture étaient vives,

en relief, et elle paraissait avoir été peinte ou restaurée depuis peu de temps.

Je plissai mes yeux afin de découvrir ce que représentait cette scène. Il s'agissait de l'épopée d'Ulysse et plus particulièrement de sa rencontre avec les sirènes. C'était magnifique, les personnages ressortaient du plafond et leurs émotions pouvaient se lire sur leur visage. Je tentai tant bien que mal de me redresser sur mes jambes pour pouvoir examiner plus en détail ce caveau.

Au milieu de la pièce se tenaient quatre gisants en marbre noir, brillants, sur lesquels étaient déposées deux bougies de part et d'autre de leur tête, elles étaient intactes et n'avaient été sans doute jamais allumées. Mon réflexe fut de porter la flamme de mon briquet vers les mèches pour pouvoir enfin revoir la lumière. Je décidai de n'en allumer que deux, celle de l'homme, de peur de me faire repérer par mes agresseurs. Je regardai attentivement autour de moi et pus remarquer que les murs étaient ornés de sculptures bizarres et je n'aurais même pas pu dire ce que cela représentait.

La construction de cette tombe avait été édiflée de manière très particulière, un peu désordonnée et surtout très chargée, comme si le bâtisseur avait voulu représenter toute la souffrance dans ce monde. Il y avait des portraits, des animaux, des paysages, tout était entremêlé, mélangé sans aucun sens.

Mes mains longeaient le mur et ses reliefs, comme si elles suivaient un chemin tout tracé. Elles s'arrêtèrent sur une niche dans laquelle se trouvait un livre avec une tranche dorée. Un petit rideau en velours bordeaux en cachait le passage. Je m'en saisis, il était pour le moins poussiéreux. Sur sa couverture était inscrite une série de chiffres : 2,0,1,3...

Il ne pouvait s'agir que d'un code, ou tout simplement s'agissait-il d'une date.

Oui, certainement, deux mille treize, l'an dernier.

Je pris le mouchoir dans ma poche afin de nettoyer toute cette poussière pour mettre à nu cette couverture et en ouvrir les premières pages. Je pris un profond intérêt, je ne sais pour quelle raison, à tourner délicatement les premières pages de ce livre. Je tournai délicatement les feuilles de cet ouvrage tant il était vieux, ne voulant pas l'endommager.

Un bruit sourd et cassant me tira de ma découverte et je relevai la tête vers mon garde du corps, celui-ci était toujours posté à l'entrée du caveau et tentait de refermer cette lourde grille, pour que nous puissions être à l'abri. Dans son effort, il avait renversé un vase en bronze qui devait se trouver sur le côté et que nous n'avions pas remarqué. De la terre rougeâtre s'était répandue sur le sol et un anneau en or avait roulé jusqu'à mes pieds.

Thomas s'arrêta net, et nous nous retrouvâmes à écouter et épier le moindre bruit de peur d'avoir été repérés. Mais non, tout semblait trop calme, la lune avait disparu derrière de gros nuages et un épais brouillard avait fait son

apparition, comme sorti de nulle part ; il avançait tel un serpent, entre les tombes, et nous ne vîmes plus rien à l'horizon.

C'était une chance pour nous, nos poursuivants auraient bien du mal à nous retrouver. Je ramassai l'anneau brillant et je pus lire à l'intérieur la gravure d'un E et d'un V liés l'un à l'autre par un ruban, il s'agissait sûrement de l'alliance d'un des deux époux. Je le glissai dans la poche de ma chemise, je m'en occuperais plus tard car j'étais trop attiré par le fait de découvrir l'histoire de cette famille.

Je décidai donc de continuer mon enquête sur ce lieu si étrange. Mon regard se porta de nouveau sur ces tombes à la fois magnifiques et angoissantes. Il y avait une femme, un homme et deux enfants. Les deux enfants étaient jeunes, sans doute avaient-ils été frappés par la maladie, ou avaient-ils été victimes d'un accident ou d'un incendie, cela était fort possible. Mes idées et ma pensée s'emballaient, tant j'étais passionné par ce que je venais de découvrir.

Alors que je me dirigeais, lentement, vers le gisant de la femme, je pus voir qu'un portrait avait été inséré au-dessus de la tombe. Il en était de même pour les autres et je découvris avec stupeur le visage de chaque membre de la famille. Sous chacun des portraits était gravé leur prénom : Victoria, Édouard, Gabriel et Jonathan. Ma curiosité était à son comble et malgré la douleur de ma blessure et la situation dans laquelle je me trouvais, je tenais à tout prix à en savoir plus.

Je repris la lecture de mon ouvrage et commençai à lire soigneusement, ligne après ligne, la vie tourmentée de ces gens. Le père, Édouard n'était autre qu'un peintre de grande renommée. Lorsqu'il était jeune, son père lui avait transmis sa passion pour le dessin. Exposant de ville en ville, ils s'installèrent à New-York où il connut un succès fulgurant. C'est ainsi qu'il rencontra sa moitié lors d'une exposition dans une grande galerie. Ce fut le coup de foudre. Édouard et sa femme se construisirent une magnifique demeure, sur les hauteurs de la cité, et profitèrent l'un de l'autre des jours durant. Édouard était épris de ses peintures, et fou d'ardeur, il passait son temps à peindre et

peindre encore. On le décrivait un peu comme un déséquilibré dont la passion le rongait jour après jour. Mais la peinture n'était pas sa seule passion, Victoria, qu'il avait épousée alors qu'elle était encore bien jeune, l'était tout autant pour lui.

Il lui vouait un amour démesuré, sans retenue et Victoria n'avait d'yeux que pour lui. Ils s'aimaient d'un amour pur, sincère, Victoria faisant passer le bonheur d'Édouard avant le sien. Leur vie semblait être joyeuse et bien remplie ; remplie d'amour et de passion. Malgré tout, cette ivresse dévorante les enfermait petit à petit et les coupait de tout lien avec le monde extérieur.

Victoria donna naissance à deux garçons, Gabriel et Jonathan. Ils avaient deux ans d'écart. Ils étaient décrits comme deux enfants rieurs et joueurs mais surtout très attachés à leur mère, Édouard n'ayant que très peu de temps à accorder à ces deux enfants. Je découvris au fil des pages qu'Édouard avait fait l'esquisse de toute sa famille. Malgré ma fatigue, je ne pus m'arrêter de lire, tant cet ouvrage me passionnait. Je sentis le sommeil me gagner peu à peu.

Tout à coup, je relevai la tête et je vis les bougies sur le gisant de la femme scintiller. Cela me perturba, je pris peur...

Pourquoi ces bougies s'allumaient-elles ?

Quelle était la cause de cet événement ?

Mais au fond de moi, je tentai de garder mon calme, il devait y avoir forcément une explication rationnelle à ce phénomène.

La lueur des bougies paraissait illuminer le visage de Victoria, c'était une femme fine et d'une rare beauté, ses traits étaient parfaits, ses cheveux longs blonds tombaient, semblables à une cascade, sur ses frêles épaules. Sa tête légèrement penchée me laissait à croire que ses pensées erraient je ne sais où, mais certainement très loin de tout, très loin de moi. Je m'attardai maintenant sur ses grands yeux verts qui semblaient me fixer, ses longs cils noirs maquillés simplement avaient un aspect de velours : j'étais captivé, perdu dans son regard et fasciné par toute l'émotion que ce tableau me renvoyait. J'en oubliais l'étrangeté du fait des bougies.

Mes yeux se fermèrent. Pourquoi, je ne le savais pas moi-même, et pendant que je gardai fermés mes yeux, longtemps, très longtemps, je rassemblai mes idées et mon esprit comme pour me ramener à la réalité. Pour être bien sûr de voir ce que je voyais face à moi, ce portrait, si... vivant. Lorsque je rouvris les yeux, mon garde du corps s'était endormi, je me retrouvai donc seul dans ce lieu fascinant.

À la fois angoissé et subjugué devant ce tableau semblable à la vie elle-même.

La curiosité me poussa à reprendre le livre et à chercher le passage contenant l'analyse de ces portraits de famille. Je m'assis contre le tombeau de Victoria, avec précaution pour ne pas effleurer ma blessure, où la luminosité me permettait de poursuivre ma lecture sans encombre.

L'ambiance restait lourde et pesante, il faisait de plus en plus froid et l'atmosphère me semblait de plus en plus oppressante. Je me concentraï, pris une inspiration, comme pour retrouver un peu plus d'oxygène, car ma respiration devenait de plus en plus haletante. Mais soit, une sensation

envoûtante ou je ne sais pas quel sortilège, je devais continuer, la lecture de cet ouvrage et de toute manière je ne pouvais en faire autrement.

Alors que j'étais absorbé par ce livre, un orage violent éclata et des éclairs aveuglants vinrent éclairer brutalement le caveau. Un frisson me traversa toute la colonne vertébrale et j'eus l'irrésistible envie de poser mes yeux sur le portrait de Victoria. En m'avançant vers elle, je pouvais presque sentir son parfum si délicieux, si délicat et les bougies toujours allumées me permirent d'observer, difficilement, une larme qui coulait le long de ses joues rosées. Je fis un pas en arrière, par réflexe, mais la tentation était plus grande et je portais mon visage plus près, beaucoup plus près de la peinture.

Peut-être étais-je trop fatigué ou ma blessure me faisait-elle divaguer ?

Avais-je des hallucinations?

Me reconcentrant sur le tableau, je crus déchiffrer dans les yeux de Victoria l'envie de se libérer de cette toile. Je ne me rendais pas compte

que je perdais beaucoup de sang et que ma blessure était très douloureuse tant cette ambiance pesante m'ensorcelait. Je devenais fou, j'avais des sueurs froides, mon pouls était rapide, je perdais toute raison.

Les yeux de Victoria ne semblaient pas me quitter, suivant tous mes faits et gestes telle la Joconde de De Vinci.

En même temps, alors que je ne pouvais détacher mes yeux de ce tableau, je sentis une brûlure contre ma poitrine, la douleur était cuisante et machinalement je portais ma main à ma poche. L'anneau ou l'alliance que j'avais trouvée prenait une couleur flamboyante et paraissait s'enflammer. Je le pris dans ma main, et je le posai rapidement sur le gisant de Victoria, je vis que les initiales étaient couleur rouge sang.

Je me retournai vers Thomas, machinalement, comme pour chercher un regard rassurant, mais il était toujours endormi et je décidai de ne pas le réveiller, de peur qu'il me prenne pour un malade.

Je regardai aussitôt l'anneau et m'aperçus que celui-ci était redevenu brillant, doré et intact.

Alors, je levai les yeux vers Victoria et la larme avait disparu de son visage, sans doute mon esprit me jouait-il des tours ?

Ma blessure devait être beaucoup plus grave que je ne le pensais.

Toujours charmé et conquis par ce tableau, comme enchaîné à cette esquisse, je crus déchiffrer dans les yeux de Victoria l'envie de se libérer de cette toile. Je ne me rendais pas compte que je perdais beaucoup de sang et que ma blessure était très douloureuse tant cette ambiance pesante m'ensorcelait.

J'avais des sueurs froides, je devenais fou, mon pouls était rapide, je perdais toute raison. Je pris l'anneau, inconsciemment, et le mis à mon annulaire, sans détacher mes yeux des yeux de Victoria.

Je ressentis à la fois de la tristesse et de la mélancolie. Tout mon être frémissait sous ces

émotions, j'avais l'impression d'avoir tout le poids du chagrin et de la souffrance de cette famille dont le destin, que je ne connaissais pas encore, allait me bouleverser.

Je me sentais faible, et ne voyais d'autre possibilité que de réveiller mon fidèle allié, Thomas, mais ce dernier n'ouvrit pas les yeux, je le secouai, criai son nom mais rien n'y fit. Je fus pris d'une terrible angoisse et crus un court instant que j'étais prisonnier et seul dans ce caveau effrayant.

Mais Thomas ouvrit enfin les yeux, et me fixa d'un air inquiet et interrogatif. Je lui narrai tout ce dont j'avais été témoin, lui assurant que tout semblait bien réel. Il se leva et se dirigea vers les gisants et les portraits, détaillant les peintures une par une.

Il ne me questionna pas plus, et je compris qu'il ne me prenait pas au sérieux. Il insista sur le fait que ma blessure devait me faire halluciner et que la soirée avait été chargée en émotions et en rebondissements. Tout ça était digne d'un film policier ou fantastique.

Thomas me conseilla de me reposer jusqu'à l'aube et le lendemain, toute cette histoire serait derrière nous. Il retourna se poster vers la porte du caveau et ferma ses yeux, comme pour faire défiler plus vite le temps.

Je ne pus me résoudre à faire de même, j'étais trop tourmenté pour cela. Je fixais un instant les bougies et me rendis compte que celles-ci n'avaient en rien fondu, encore un élément troublant, pourtant la cire coulait bien le long du cierge, telle la lave le long d'un volcan.

J'errai dans le caveau, tournant autour des quatre gisants, et regardant tour à tour chaque peinture, quelque chose avait dû m'échapper, je m'attardai cette fois-ci sur le portrait du père, ce mari qui avait fait passer sa passion avant sa famille.

Son visage était fatigué, il était pâle et maigre, ses lèvres étaient d'un rouge foncé, trop foncé même, ses yeux étaient cernés mais ce qui me frappait le plus c'était le vide dans ses yeux et le manque d'expression, aucune lueur ne se dégageait de son regard, il était plein de désarroi et de

tristesse. Je crus voir la mort derrière lui telle une aura. En me penchant plus longuement, je constatai que ce portrait n'était point achevé, son oreille gauche n'était pas terminée et une trace de pinceau semblait s'écraser sur le bord du tableau.

Autant le portrait de Victoria respirait la vie, autant celui d'Édouard inspirait la mort. Tout ceci me laissait perplexe et je fus tenté de soumettre un regard plein de questions vers Victoria. Je restai sans voix, le cœur battant, presque à l'affût du moindre changement sur le portrait. Je me prenais à rêver qu'elle me parle ou qu'elle me sourie, comme si un lien fort nous unissait. Je la fixai un court moment mais une vive douleur me ramena à la réalité et je remarquai du sang coulé le long de mon bras, je ne pouvais plus bouger mon épaule droite.

La fatigue et la douleur m'emportaient peu à peu, je ne pouvais plus avoir de pensées cohérentes, je sombrais... je délirais... je doutais.

Je rassemblai le peu de force qu'il me restait pour me tenir encore un instant debout, je pris appui sur la tombe et me relevai doucement. Tout

à coup, une odeur insoutenable et nauséabonde se répandit dans la pièce, je scrutai autour de moi et je vis une apparence sans corps, brumeuse, se dégager du tableau de Victoria.

Je n'en crus pas mes yeux, une ombre transparente prenait forme peu à peu, elle était d'un reflet lumineux et inquiétant. J'avais du mal à distinguer ses yeux qui pourtant semblaient me transpercer de part en part. Elle flottait dans l'air, me tournoyait autour, me dévisageait, tout en restant à distance de mon corps.

Je restais figé, sans voix, ne sachant que faire, à la fois pétrifié et tenté de me rapprocher de cette forme dépourvue d'existence matérielle et impalpable. Je crus reconnaître ce visage familier que j'avais tant examiné auparavant. Nul doute, il s'agissait du spectre de Victoria.

J'essayai tant bien que mal de l'atteindre, je levai la main vers elle, mais je n'eus pas le temps de poursuivre mon geste que déjà elle s'élançait vers moi, tel un aigle pourfendant le ciel pour atteindre sa proie. Elle me transperça et je sentis mes membres se paralyser soudainement. La gorge

serrée, je ressentis un frissonnement le long de ma nuque, j'eus l'impression que cette chose m'avait pris toute vie et m'avait laissé tout son chagrin.

Elle ressortit de moi aussi rapidement qu'elle était venue et se plaça devant les tableaux des deux jeunes garçons, je pus discerner sur son visage de la tristesse et de la mélancolie. Comme soucieuse pour ses enfants, l'ombre se pencha vers les visages des deux garçons et leur effleura les joues. Son geste était rempli d'amour et de compassion, et je compris qu'elle avait dû être séparée brutalement de sa progéniture.

Après quelques minutes, qui me semblaient une éternité, cette apparition se retourna vers le gisant de Victoria qui n'était autre que sa copie conforme, elle resta un moment en suspension au-dessus de la tombe comme hésitant, puis d'un geste léger elle prit l'anneau que j'avais déposé sur la tombe et je crus voir l'esquisse d'un sourire sur le visage voluptueux et brumeux du spectre.

Alors, elle s'avança en ondulant doucement vers moi, sa robe flottait derrière elle et semblait

l'entourer d'un halo bleuté, je ne savais si je devais avoir peur ou lui faire confiance.

Je fermai les yeux et je sentis une fraîcheur brûlante autour de mon annulaire, qui inconsciemment me fit froncer les sourcils. Je devinai qu'elle m'avait passé l'anneau à mon doigt. J'ouvris les yeux et l'ombre m'effleura avant de disparaître et d'être aspirée par la toile. Mon cœur se glaça et je me hâtai pour reprendre le livre, afin d'accéder à l'analyse de ces tableaux. Je tournai les pages avec frénésie pour accéder le plus rapidement possible au chapitre concernant le père.

Édouard voulut mêler ses deux amours en peignant le portrait de sa magnifique femme. Elle posa, ce jour-là, pour le peintre jusqu'à en perdre la vie. En effet, Édouard, envoûté par sa toile, en oublia le temps et ne s'aperçut pas que sa femme s'affaiblissait jusqu'à son dernier souffle.

Je fus épouvanté par cette histoire et m'empressai de consulter la page concernant les enfants. Le père, fou de chagrin d'avoir perdu l'amour de sa vie, ne put se résigner à élever seul

ses enfants. Il décida donc de réitérer l'expérience en peignant cette fois-ci ses deux fils.

Le peintre s'était rendu compte qu'en dessinant, il aspirait l'âme et l'essence même de son modèle, leur ôtant la vie. Les yeux écarquillés, je terminai ma lecture en abordant l'analyse du portrait d'Édouard. Ce dernier, effrayé et conscient du mal qu'il avait fait, n'eut pas d'autre choix que de faire son autoportrait pour rejoindre sa famille dans la mort. Cette lecture m'était insupportable et intolérable.

Je fis tomber le livre à terre, immobile, les yeux dans le vide, je regardai avec effroi les quatre gisants. Un épais brouillard s'immisçait dans le caveau rendant encore moins accueillant ce lieu. Tout à coup un nuage passa devant mes yeux et je crus entendre au loin le chant des sirènes.

Je tombai sur le sol, me cognant la tête violemment.

Ce fut le noir absolu.

Lorsque je me réveillai, je discernai peu à peu que j'étais dans une chambre d'hôpital, ma blessure avait été soignée et mon bras plâtré. J'avais une douleur vive et lancinante à l'intérieur de mon crâne et mon esprit était embrumé, sans doute était-ce à cause des médicaments.

Je voulus me redresser dans mon lit et attrapant la potence de ma main valide je m'aperçus que j'avais un anneau à mon doigt.

Histoire 10

Un jour, en Italie, un célèbre savant et ses fidèles décidèrent de construire une statue en bronze. Ils commencèrent par la dessiner sur un papier spécial, pour après la reproduire en grandeur nature. Ils avaient dans leur atelier et dans leurs réserves des outils et des matériaux, différents types de matériaux et eux, ce qu'ils voulaient c'était du bronze.

Le célèbre savant et ses fidèles avaient décidé de faire cette nouvelle statue en bronze car ils en avaient déjà fait dans ce matériau mais ils en avaient fait peu ! Ils trouvaient que ce matériau était très beau et que tout le monde n'avait pas eu la chance de voir en vrai une statue en bronze comme celle qu'ils allaient faire ! Munis de tous leurs outils, leurs tabliers, leurs masques (pour se protéger des éclats), ils commencèrent par sculpter les pieds, ce qui leur prit une demi-journée car c'est très difficile de sculpter une statue. Ensuite, ils réfléchirent à la manière de faire les jambes. Ils sculptèrent la statue avec des grandes jambes fines

et ils firent une jambe légèrement pliée. Puis, ils formèrent le buste avec le bras droit sur sa tête et le bras gauche sur sa poitrine. Ensuite, ils fabriquèrent les mains. Ils finirent par sculpter la tête avec de longs cheveux ondulés. Ils la vêtirent d'une longue robe. Ils mirent trente-cinq heures pour finir la statue. Ils allèrent chercher dans les bois, dans la forêt, dans des magasins, des espèces de lianes pour mettre celles-ci sur la statue pour la rendre encore plus belle. Une fois cette statue finie, ils l'emmenèrent dans un très grand local, pour la mettre en sécurité et que pour l'instant personne ne la voie.

La nuit tombée, ils vérifièrent que toutes les portes étaient bien fermées à double tour et rentrèrent chez eux pour se coucher. Le lendemain matin à huit heures, au moment où ils ouvrirent le musée, ils se dirigèrent dans le local et là, la statue avait été abîmée aux mains et déplacée. Ils se demandèrent comment cela pouvait être possible, étant donné qu'ils avaient fermé le local à double tour. Alors vu que la statue était déplacée, ils prirent une « transpalette » pour la ramener au bon endroit. Ils reprirent leurs outils et sculptèrent à

nouveau les mains de la statue. Cela leur prit une bonne journée car il fallait tout recommencer dans les moindres petits détails... La statue était cette fois vraiment terminée et le lendemain elle n'avait pas bougé, ni était abîmée. Ils créèrent d'autres statues, statuettes dans différents métaux (fer, bronze, argent, or), ils cherchèrent et trouvèrent dans des grottes des pierres précieuses qui étaient bien cachées dans des petites failles, des grosses...

Ils les ramenaient dans le musée, les disposaient de façon à ce que se soit beau... Ils firent aussi quelques tableaux sur différents supports (toile, tissu, bois...), et avec différents matériaux (pastel, peinture à l'eau...), pour pouvoir les afficher...

Cinq ans passèrent et pendant ces cinq ans la statue était toujours en bon état, personne ne l'avait touchée ; certaines fois, le célèbre savant et ses fidèles rajoutèrent quelques petits éléments sur la statue pour qu'elle soit encore plus belle que ce qu'elle n'était déjà. Quelquefois il y avait des bruits de grincements le soir, avant de fermer les portes du musée.

Un soir, le bruit fut plus fort que les autres soirs alors les deux personnes qui devaient s'occuper de fermer le local et le musée dirent :

« T'as pas entendu du bruit dans le local ?

— Si... mais cela doit être un outil qui est tombé d'une étagère et qui a touché une statue et après qui est tombé par terre.

— Tu en es bien sûr ? Il y a peut-être quelqu'un qui est enfermé ou un voleur !

— Non ! Mais ce n'est pas grave, on verra demain avant l'ouverture !

— Moi je préfère aller vérifier, alors viens avec moi, s'il te plaît.

— Non, je te dis qu'il n'y a rien et moi je suis fatigué, j'aimerais rentrer chez moi !

— S'il te plaît ! Tu imagines si c'est un voleur ? C'est notre responsabilité puisque c'est à nous de fermer le musée et le local.

— C'est vrai tu as raison, je n'avais pas pensé à cela !

— Je dois comprendre que tu viens avec moi ?

— Oui, je viens avec toi ! Mais après on rentre chez nous et je n’y retourne plus !

— Promis ! Merci ! »

Ils retournèrent dans le local vérifier d’où venait ce bruit et effectivement c’était un outil qui était tombé contre la statue et ensuite était tombé par terre (était-ce la Vénus ?). Ils remirent l’outil en place et refermèrent le local. Une fois celui-ci refermé, ils repartirent à la porte d’entrée du musée pour aller le fermer mais en route l’un dit :

« Tu as vu j’en étais sûr que c’était un outil qui avait cogné une statue et après qui était tombé par terre, il y avait pas de quoi en faire tout un plat ! N’est-ce pas ?

— Oui je sais, mais je voulais quand même vérifier car ça aurait pu très bien être un voleur !

— D’accord ça aurait pû mais ce n’était pas du tout ça !

— Ok... ok ! »

Après cet événement, ils fermèrent le musée à vingt et une heures. Quand ils fermèrent le musée, ils prirent la voiture qui était garée sur le parking privé du musée derrière celui-ci et ils rentrèrent chez eux, chacun de leur côté, pour se coucher. Ils habitaient tous deux à l'opposé l'un de l'autre...

Nous étions alors en 1820, dans la ville de Rome. On était en plein été, il faisait chaud, le soleil chauffait malgré quelques nuages, il y avait dans le musée le plus grand et le plus célèbre de la ville, une statue prénommée « Vénus ». Ce musée comptait au moins cinq cents tableaux, six cents pierres précieuses qu'elles soient grandes, petites, moyennes, qu'elles brillent beaucoup, moyennement, ou très peu... Et surtout ce musée contenait énormément de statues, de statuette, qui avaient des valeurs très différentes les unes des autres. Il y avait à peu près neuf cents statues et deux cents statuette. La Vénus était la plus connue et son histoire était incroyablement intéressante !

Un soir, à la nuit tombée, pendant que les contrôleurs faisaient le tour du musée et s'assuraient que les portes étaient bien fermées et que les statues, statuettes, tableaux, pierres précieuses étaient bien à la bonne place, le téléphone sonna. Le propriétaire du musée, « M. Rome », qui était occupé à parler avec l'un des clients à l'autre bout du musée et qui cherchait à vendre un des ces tableaux et quelques pierres précieuses qui valaient très cher, arrêta sa discussion et décrocha. C'était « M. Dakar », le maire de la ville du même nom, où il n'y avait pas plus de 5000 habitants.

M. Rome était grand, gros, il n'avait pas beaucoup de cheveux, il avait des pieds normaux et un caractère plutôt mauvais, il adorait le chocolat.

« Bonjour, c'est le maire de Dakar à l'appareil.

— Bonjour, quelle est la raison de votre appel ?

— Je vous appelle, car j'aimerais pouvoir exposer une statue. Toute la ville doit venir en voir

une, puisqu'il n'y a encore jamais eu une statue dans ma ville. Cela me ferait très plaisir et je pense aussi que cela ferait plaisir aux habitants !

— Je peux vous proposer... la magnifique Vénus, c'est la plus belle statue que j'aie. Elle a été sculptée à la main par un professionnel renommé. Elle est en bronze, elle est froide comme du marbre, elle a une étrange beauté, elle semble vivante.

— D'accord, très belle statue, elle me plaît beaucoup, je vous propose un prix de 120 000 F ?

— Oui, je suis d'accord pour le prix.

— J'aimerais la voir d'abord ! Si cela ne vous dérange pas, bien sûr.

— Non, cela ne me dérange pas, vous venez quand ?

— Je viens la récupérer dans une semaine. Mais... où est cette fameuse mairie ?

— La mairie est juste en face de l'église, elle a un clocher blanc, avec une grande colombe ; quand

elle sonne, elle fait une mélodie légère. D'accord, parfait. »

Il s'écoula une semaine. Pendant cette semaine, M. Dakar avait eu une interview avec un journaliste, à propos de la statue qu'il allait récupérer pour la mettre dans sa ville. Tous les habitants étaient heureux d'avoir une splendide statue dans leur ville, en plus, une statue qui valait cher, mais les journalistes n'avaient pas précisé le prix.

M. Dakar avait récupéré la statue et l'avait placée « Place de la Mairie », dans un grand cadre, enfin, boîte transparente. Elle ne pouvait pas se casser et pour davantage de précautions, pour que personne ne la vole, il avait cadenassé cette énorme boîte transparente. Elle allait très bien à cette place et les gens, quand ils passaient devant elle, s'arrêtaient pour la prendre en photo tellement elle était belle et gracieuse ; ils étaient comme envoûtés...

M. Dakar était grand, mince, avec des cheveux longs, bruns, frisés, il avait des petits pieds et il était plutôt sensible, il aimait bien les animaux.

Pendant dix ans, la ville de Dakar vécut une vie tranquille. Les personnes de la ville se baladaient dans les rues, en profitant du soleil, en allant boire un verre au bar le plus connu de cette ville qui se prénomrait « le pub d'Ille » ; ils allaient manger au restaurant après une journée de travail. Ils aimaient profiter de sa tranquillité qui la rendait particulièrement agréable.

Ensuite la guerre se déclencha.

Toute la ville de Dakar explosa et on voyait des débris de maisons partout, les arbres étaient presque tous pliés en deux, ils ne tenaient plus debout. Après cela, il ne resta que la Vénus, le maire et quelques habitants. Le maire décida d'emmener la Vénus en France. Vu qu'il avait déjà emmené une statue là-bas et qu'il savait que c'était sécurisant, il décida d'en amener une autre. Il restait un seul bateau au port, il s'appelait « le Saint Tropez », ce bateau était grand, beau, blanc avec des touches de couleur bleue. Il était aussi harmonieux, bref... extraordinaire ! Car il y avait dedans plein de choses pour s'occuper et ne pas s'ennuyer comme des restaurants, une petite salle

de cinéma, des magasins... Le maire décida alors d'emmener la Vénus et ses habitants à Ille, pour être en totale sécurité.

Arrivés au port, ils demandèrent :

« Bonjour, pouvons-nous garder la statue avec nous sur le bateau s'il vous plaît ?

— Je suis désolé, mais non, vous ne pouvez pas la garder avec vous.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas la garder ?

— Parce que je n'ai pas le droit de vous laisser transporter quelque chose ou plutôt cette statue, qui vaut cher, sur un bateau, comme ça !

— Si quelque chose arrivait à cette statue nous en serions tout à fait responsables, ne vous inquiétez pas monsieur !

— Je suis désolé, je ne peux vraiment pas, même si j'avais envie, je ne pourrais pas.

— S'il vous plaît, nous en assumons la pleine responsabilité !

— Bon, d'accord je vais demander à mon supérieur si vous pouvez la garder.

— Merci beaucoup ! »

Le monsieur partit.

Dix minutes passèrent et pendant ces dix minutes, ils attendirent en discutant de tout et de rien que le monsieur revienne et qu'il dise oui, après il revint et il dit :

« J'ai demandé à mon supérieur et il a dit... non, malheureusement !

— Oh non, s'il vous plaît, allez lui redemander!

— Je suis désolé mais je ne peux pas, mais si vous voulez vraiment aller lui demander vous-même, vous aurez peut-être une chance qu'il vous dise oui !

— Oui, merci, nous allons aller lui demander en personne ! »

Ils allèrent voir le responsable et lui dirent :

« Bonjour monsieur, un homme de votre équipage est venu vous voir pour vous demander si nous pouvions garder une statue sur le bateau.

— Ah oui bonjour, je suis désolé mais je ne peux pas vous laisser la garder avec vous, elle a une trop grande valeur !

— S'il vous plaît, s'il arrivait quelque chose nous en assumerions la pleine responsabilité !

— Après réflexion, d'accord, je vous fais confiance, je vous laisse la garder avec vous !

— Merci beaucoup monsieur le responsable !

— De rien, mais par contre cette statue doit être lourde, n'est-ce pas ?

— Effectivement elle est très lourde !

— Alors allez revoir le monsieur de tout à l'heure et dites-lui de ma part qu'il vous donne un chariot pour la transporter dans le bateau.

— Merci, nous y allons de ce pas ! »

Ils retournèrent voir le monsieur et lui dirent :

« Re-bonjour, votre responsable a dit oui...

— Eh bien, je suis content pour vous !

— Il m'a dit que vous deviez nous donner un chariot pour transporter la statue pendant la navigation !

— Oui, pas de problème je vais vous chercher ça tout de suite !

— Merci beaucoup. »

Le monsieur partit, ils étaient contents. Il revint rapidement avec le chariot.

Quinze minutes plus tard, ils partirent de Dakar, sortirent du port en regardant s'éloigner celui-ci, puis ils naviguèrent sur l'océan Atlantique, pour rejoindre la côte de la Bretagne (pour ensuite aller à Ille). Pour se rendre de Dakar à Ille, ils devaient mettre douze heures, mais sur leur chemin, ils rencontrèrent quelques problèmes embarrassants...

En pleine mer, le premier problème arriva soudainement, une grande vague apparut devant leurs yeux terrifiés, par chance elle s'arrêta avant d'arriver au bateau mais cela fit quand même secouer le bateau (était-ce la Vénus ?). Pendant trois heures, rien ne se passa et la mer était calme, ils profitèrent des activités qu'il y avait à faire sur le bateau : observer l'horizon, se régaler des yeux en regardant la Vénus... Puis tout à coup, un rocher apparut. Le bateau essaya de l'éviter mais il le heurta, il n'allait pas bien vite, donc il ne se fissa pas. Des gros nuages commençaient à se former. Quelques temps après, la foudre tomba sur le rocher, qui se cassa en petits morceaux d'un coup. Il pleuvait maintenant, tout le monde était allé se mettre à l'abri au fond du bateau au lieu d'être sur le pont. Il y avait beaucoup de vagues... Mais heureusement, le beau temps réapparut et tout le monde ressortit dehors. Le pont était tout mouillé, mais il y avait des agents de ménage et tout le personnel à différents endroits pour tout nettoyer et essuyer. Quelques personnes sur le bateau aidaient un peu à nettoyer pour que ça

avance plus vite mais c'était principalement le personnel qui nettoyait, logique !

Ils naviguèrent tranquillement. Mais il restait encore cinq heures à naviguer, sans voir aucune terre à l'horizon. Des personnes dormaient sur le pont du bateau par terre, sur des banquettes, sur la moquette... Tout à coup M. Dakar se fit voler un de ses sacs, et il dit :

« Eh... vous là-bas, rendez moi tout de suite mon sac !

— Ah non, si vous êtes un homme venez m'attraper ! »

M. Dakar partit furieux, à grandes enjambées, dans sa direction et fit un sprint. Il voyait à quelques mètres de lui le voleur mais il n'arrivait pas à le rattraper car il avait un peu mal à la cheville. Il continuait quand même à courir à toute allure. Il passa dans les couloirs en courant, sans cesser de bousculer des passagers. Il voulait vraiment rattraper ce voleur déjà pour le coincer et aussi car ce sac (que le voleur n'avait pas encore ouvert car il attendait de n'être plus suivi pour le

faire) contenait une pierre précieuse qu'il avait trouvée par hasard par terre et à laquelle il tenait plus que tout étant donné qu'elle coûtait très cher. Tout à coup le voleur tomba contre une porte de chambre car la mer était agitée. Par chance il y avait un agent de sécurité qui passait par là. Alors M. Dakar dit :

« Monsieur l'agent de sécurité, au voleur, ce sac que vous voyez est le mien, attrapez-le s'il vous plaît ! »

L'agent de sécurité l'attrapa d'un coup de main et il dit :

« Alors monsieur, vous êtes un voleur, vous dérobez le sac de ce monsieur respectable ?

Le voleur ne dit rien, il se tut !

« Merci beaucoup monsieur l'agent !

— Oh mais de rien je suis de la sécurité alors je m'occupe de toutes ces choses-là qui arrivent quelquefois ! Et tenez votre sac ! »

Il lui redonna son sac en main propre et lui dit de veiller à ses affaires !

Ensuite M.Dakar se perdit un peu dans le bateau, il tourna en rond pendant une demi-heure, alors il en profita pour aller aux toilettes. Une fois sorti, il marcha, marcha, il prit le temps de visiter tout ce qu'il y avait à bord et à faire car il se dit qu'il n'était pas pressé au final ! Il arriva dans une petite salle de jeux et il « se prit au jeu ». Il essaya tous les jeux qu'il y avait et s'amusait comme un fou ! Il gagnait des fois quelques petits objets sans importance ou jouets ou peluches, même s'il n'en avait pas vraiment l'utilité. Puis il retourna sur le pont pour retrouver les habitants.

Pendant une demi-heure, il assista à un petit spectacle pour distraire les personnes à bord. C'était un spectacle dans lequel le personnel était déguisé en dauphins, requins, etc. Après ce spectacle le deuxième problème arriva.

De nombreux requins, qu'ils soient gris, noirs, blancs, apparurent et il y eut aussi quelques bébés requins qui étaient beaux mais qui faisaient quand même un peu peur vu qu'ils pouvaient

quand même sauter haut. Ils se cramponnèrent, sautèrent sur le bateau. Le maire et les quelques habitants décidèrent alors de détourner leur chemin, et celui-là était beaucoup plus long, mais cela leur importait peu, il fallait échapper aux requins. Les requins les suivaient toujours. Malheureusement, un requin réussit à sauter très haut et à monter dans le bateau. Tout le monde était paniqué, tout le monde criait « Un requin à bord !... Un requin à bord !... » Quand le maire et les autres le virent, ils décidèrent de l'anesthésier sur le champ. Ils cherchèrent, cherchèrent encore, puis... Ils trouvèrent le bon produit. Mais... il leur manquait la seringue. Alors un des habitants de Dakar proposa d'en faire une avec un stylo. Alors ils cherchèrent dans leur sac un stylo et par chance ils en avaient tous un en cas de problème. Il ne garda que le tube du stylo, au bout, il mit une aiguille qu'il raccorda au tube. Mais il ne savait pas trop le faire tout seul et par chance un monsieur passa à côté d'eux et leur dit :

« Bonjour, je suis vétérinaire donc je sais anesthésier un requin et d'autres animaux aussi !

— Bonjour, vous êtes vraiment vétérinaire ?

— Oui, si je vous le dis !

— Oui désolé !

— Si vous voulez je peux anesthésier ce requin à votre place vu que je sais le faire !

— Oh merci, c'est si gentil ! Nous le voulons bien, s'il vous plaît !

— D'accord pas de soucis, par contre écartez-vous un petit peu et tenez fortement le requin aussi, s'il vous plaît !

— Pas de soucis, merci. »

Trente minutes passèrent, puis le requin finit par s'endormir. Et le vétérinaire dit :

« Voilà, c'est bon, il est anesthésié ! Vous n'avez plus rien à craindre !

— Merci beaucoup monsieur !

— De rien, je n'ai fait que mon métier au final !

— Oui, c'est vrai !

— Au revoir et bonne navigation, en toute sécurité ! Soyez rassurés !

— Oui, merci à vous aussi monsieur le vétérinaire ! »

Et les personnes étaient enfin soulagées qu'il soit endormi.

Après le problème de ce requin terrifiant, il ne leur restait plus que deux heures à naviguer. Et pendant une heure, tout alla bien, jusqu'au moment où le bateau se mit à bouger brusquement, dans tous les sens, le requin qui était anesthésié bougeait de gauche à droite. À un moment ils ont même cru qu'il s'était réveillé, mais non, il était toujours endormi. M. Dakar et les quelques habitants qui restaient, essayèrent de se cramponner au bateau comme ils le pouvaient. Les autres personnes qui étaient sur le bateau essayaient aussi de se cramponner. D'un coup, M. Dakar tomba sur le requin et d'un sursaut il se releva et il vit que la statue avait aussi bougé, elle n'était plus à côté de lui. La Vénus était quelques

mètres plus loin. Alors ils décidèrent d'aller la chercher avec un chariot qui était posé à l'autre pont du bateau. Ils mirent la Vénus sur le chariot et allèrent la chercher. Quand ils l'eurent récupérée, le bateau cessa de bouger. Tout le monde avait eu très peur. Il ne restait plus qu'un quart d'heure et un des habitants s'exclama :

« Nous sommes bientôt arrivés, la terre est juste là !

— Oui ! » répondit M. Dakar.

Il ne restait maintenant plus que cinq minutes, le temps que le bateau accoste. Le maire décida d'appeler le propriétaire du musée de la ville d'Ille pour lui demander s'il pouvait emmener une deuxième statue dans le musée.

Le maire appela le propriétaire :

« Bonjour, monsieur Statue, je voulais savoir si je pouvais emmener une autre statue dans votre musée ?

— Ah, bonjour, oui il n'y a pas de problème, mais... pourquoi vous venez m'en apporter une autre ?

— Déjà car votre musée a très bonne réputation et que vous possédez de très belles œuvres. De plus, cette statue avait été conçue à Rome et j'en ai fait l'acquisition. Donc elle est venue à Dakar, tout le monde l'adorait et la contemplait. Au bout de dix ans, la guerre fut déclarée et je suis venu en bateau avec les seuls habitants qui restaient et la magnifique statue. C'était la seule solution pour nous sauver de cette guerre et surtout sauver cette magnifique statue afin qu'elle ne soit pas détruite.

— D'accord. Venez sur la plage de Bretagne, je vous y attendrai avec un char, pour transporter cette fameuse statue.

— Merci beaucoup !

— Au revoir "

M. Statue était petit, gros, chauve, il avait des petites lunettes rondes sur le bout du nez, il lui

manquait le majeur aux deux mains à cause de la guerre, il avait des grands pieds. Il n'avait pas de femme ni d'enfant car il les avait perdus pendant la guerre. Cela lui avait fait vraiment beaucoup de peine, bien qu'il ne le montrât pas trop, à l'intérieur il était quand même très très triste.

Deux heures plus tard, le bateau avait bien accosté, tous les passagers étaient descendus de celui-ci. Les quelques habitants, pour faire passer le temps, décidèrent de chanter un peu. Leur chanson s'appelait « De Dakar à Ille » et ils chantonnaient :

« De Dakar à Ille, on part en bateau !

De Dakar à Ille, y a peut-être des problèmes !

De Dakar à Ille, on navigue sur l'océan !

De Dakar à Ille, la Vénus va bien ! »

Et ils répétaient, répétaient ça en boucle...

Ils recroisèrent le vétérinaire, à qui ils firent signe et le remercièrent encore et encore pour son hospitalité et son expérience de son métier ainsi que pour son aide bien précieuse qui leur permit

d'être sauvés d'un requin quand même, ce n'est pas quelque chose de banal !

Après être arrivés sur la plage qui était grande, avec du sable tout doux et où il y avait aussi quelques galets (noirs, blancs, qui avaient parfois des formes non rondes), le maire aperçut M. Statue et il lui dit :

« Venez jusqu'au bateau, s'il vous plaît !

— Oui, d'accord, j'arrive, tout de suite ! »

À l'aide de grosses cordes bien solides, ils tirèrent la statue sur l'énorme char qu'ils avaient apporté pour l'occasion. Après avoir mis la statue sur le char, ils se mirent en route vers le musée mais sur le chemin il y avait un gros trou que l'on ne pouvait pas éviter malheureusement et patatras ! la statue tomba par terre, et le char perdit une roue. Alors M. Statue appela du renfort. Quand ils furent arrivés, ils réparèrent le char à l'aide de gros outils. Une fois réparé, ils remirent la statue dessus.

Ils passèrent par les champs, où il y avait des bouses de vaches, des trous et quelques arbustes à

éviter. Puis ils traversèrent la ville où il y avait des trottoirs en travaux qui secouaient la statue, elle était prête à tomber mais elle ne tombait pas ; ils arrivèrent enfin au musée.

Une fois au musée, ils la firent rentrer, pour la mettre à un endroit sûr et où tout le monde la verrait.

Ce musée était haut, en forme de triangle comme une grande pyramide. Il était bleu et avec des motifs verts. À l'entrée, le hall était très grand. À cet endroit étaient exposées les pièces les plus importantes ou extraordinaires tels que tableaux, pierres précieuses ou statues. Sur la gauche se trouvaient plusieurs petites pièces dans lesquelles étaient exposés des biens avec une importance moindre. Sur la droite, les pièces étaient beaucoup plus grandes. Il y avait des biens exposés, soit de très grande valeur, soit très grands. Et au plafond il y avait aussi des peintures, des frises...

Le maire remercia le propriétaire du musée. Puis il alla dans un hôtel. Cet hôtel était très grand, sa façade était beige avec des tons marron, à l'intérieur, le plafond avait des gravures plus ou

moins grosses, il y avait des tableaux accrochés au mur, il y avait un très grand buffet avec de l'espace pour y manger. Dans la chambre, on pouvait voir une grande salle de bain luxueuse (une baignoire avec des gels massants), un gigantesque lit qui était très confortable, un canapé en velours avec en face une petite table pour manger ou pour déjeuner, bref le bonheur !

La nuit où la statue venait d'arriver, les contrôleurs firent le tour du musée. Ils entendirent un petit bruit sourd qui ressemblait à un « chant assourdissant ». Les tableaux tremblèrent les uns après les autres, un bruit aigu se fit entendre (était-ce la Vénus?)... Mais ce bruit n'était que passager, il dura quand même cinq minutes !

Le jour arriva et il faisait beau et chaud. Le musée ouvrait à huit heures précises. Depuis sept heures du matin, des touristes internationaux impatients attendaient devant la porte, pour pouvoir admirer la Vénus avant qu'il y ait trop de monde et que tout le monde se bouscule pour la voir !

Dès l'ouverture des portes, ils la contemplèrent, l'admirèrent, et ils la dévorèrent des yeux. Ils la prenaient même en photo, il y en a même qui la dessinaient, la peignaient... En effet, cette statue avait beaucoup de succès avec les visiteurs et aussi avec les personnes qui l'avaient créée ! Ils continuèrent tous de la regarder avec émerveillement ! Ils voulaient en garder le meilleur souvenir et ils ne voulaient plus la quitter des yeux. On aurait dit qu'elle les ensorcelait les uns après les autres !

La journée enfin achevée, ils décidèrent d'en parler à la police, pour qu'ils viennent pendant la nuit vérifier tout cela. La journée se passa bien.

Le soir venu, la police arriva vers vingt-deux heures. Ils firent le tour, et il n'entendirent rien... Le soir suivant la police n'était pas là, et le bruit recommença. On aurait dit que ce bruit attendait l'absence de la police pour resurgir. Les contrôleurs décidèrent alors d'enregistrer ce bruit pour avoir des preuves de ce bruit sourd et assourdissant. Ils montrèrent l'enregistrement à la police... Cette

dernière revint au musée après la fermeture de celui-ci. Cette nuit-là, ils entendirent le bruit.

Le jour d'après, ils firent une enquête pour savoir pourquoi ce bruit et d'où cela pouvait provenir. Donc, ils fermèrent le musée une journée. Ils cherchèrent d'où le bruit pouvait venir. Au bout de cinq heures, après avoir beaucoup cherché encore et encore, ils finirent par trouver... *C'était la Vénus !* Ils en déduisirent que la Vénus semblait vivante et qu'elle semblait diabolique car une statue ça ne peut pas être vivant et ça ne peut pas provoquer des choses vu que ce n'est pas vivant et aussi que ça ne peut pas faire du bruit !

Le bruit continuait chaque soir... Les contrôleurs arrêtaient de surveiller car ils en avaient un peu peur quand même car une statue qui provoque ces bruits c'est bizarre ; encore cela aurait été une souris d'accord mais là une statue... Ils se rendaient tout de même au musée, une fois par semaine, pour voir si toutes les statues et tableaux étaient tous au bon endroit... À chaque fois, tout y était !

Le musée rouvrit, après cet événement mystérieux, mais résolu. Toute la ville était contente de retrouver ce magnifique musée et ses belles oeuvres mais surtout de pouvoir admirer la Vénus.

Ils décidèrent alors de faire un très grand buffet le midi (il y avait de la musique, les gens dansaient, rigolaient...), à côté du musée, sous l'olivier. Tout se passa bien jusqu'à dix-huit heures, où à ce moment-là... le musée explosa. Toutes les personnes moururent, sauf deux : M. de Peyrehorade et Jean Coll. Ils étaient heureux d'avoir survécu à cette explosion même s'ils étaient tristes pour les autres personnes qui étaient mortes en sachant qu'ils ne reverraient plus jamais la Vénus.

Pendant un an, ils cherchèrent la statue, dans les moindres recoins, ils voulaient la retrouver, ils le voulaient car la statue était la plus belle qu'ils aient jamais vue et ils ne voulaient pas la perdre. Ils ne la trouvèrent pas... Mais au bout d'un an, ils eurent l'idée de chercher sous l'olivier, qui avait gelé pendant un an, après l'explosion...

Histoire 11

Ce matin, le ciel était bleu après une nuit très agitée dehors où les nuages et la pluie avaient dominé le village dans lequel je vis depuis ma plus tendre enfance. En ouvrant les yeux, je me dis soudain que j'allais passer une très bonne journée, calme et agréable, une journée parfaite qui pourrait faire rêver n'importe qui sur Terre.

Comme à mon habitude, je me levai de mon lit, je m'habillai avec les premiers vêtements que je trouvai dans mon armoire en bois de hêtre, j'ouvris les volets grinçant de ma chambre qui se trouvait au premier étage de la grande maison où j'habitais, sentis une légère odeur de petit matin qui vint caresser mon nez et me rendit joyeux et descendai au rez-de-chaussée pour bien me remplir l'estomac avec un bon petit déjeuner préparé soigneusement par mes domestiques qui se levaient très tôt de bon matin pour répondre à mes demandes. Mon ventre criait famine, alors je mangeai mes délicieuses tartines de confiture jusqu'à ne plus du tout avoir faim, bus un verre de jus d'orange fraîchement

pressé pour ensuite me retirer dans mon cher laboratoire pour me concentrer sur mes expériences.

Je vaquais à mes occupations et m'aperçus soudain que pour mon étude de cas, j'avais besoin de champignons de toutes sortes, qu'ils soient comestibles ou non. Je sortis de chez moi pour me rendre dans la forêt à quelques pas de là, mais avant ceci, je fis une petite escale au marché pour passer le bonjour à d'anciens amis marchands. Je les connaissais depuis de très nombreuses années, je me souviens très bien que nous jouiions ensemble dans les longues rues étroites du village, je n'en garde que de fabuleux souvenirs. Ils vendaient tous des choses différentes, certains vendaient des fruits et des légumes, d'autres des poissons, de la viande, des produits laitiers, en particulier des fromages, des confiseries et même des animaux comme des vaches, des chèvres, des poules, des coqs, des oies, des lapins, des moutons, des béliers, des boucs, des chevaux, des porcs...

Je partis finalement du dernier stand pour enfin me rendre à ma cueillette de champignons

dans la forêt juste à côté. Je me mis alors à amasser des champignons de Paris, des cèpes, des trompettes de la mort, des truffes, des girolles, des amanites phalloïdes, des gyromitres, des amanites tue-mouches, des pleurotes de l'olivier. Je fus assez fier de moi car je voyais que j'en avais trouvé pas mal d'espèces.

Sans m'en rendre compte, je m'enfonçai de plus en plus dans le bois sombre, le temps passait, passait, encore et encore, et je m'aperçus soudain que la nuit était tombée sur les arbres de la lugubre forêt dans laquelle je me trouvais. Je m'étais perdu ! Incapable de retrouver mon chemin, je décidai de me réfugier dans un endroit à l'abri du froid ou peut-être même de n'importe quel danger pour la nuit, mais encore fallait-il que j'en trouve un ! Je parcourais la forêt pour, du moins essayer de me repérer un minimum entre tous ces grands arbres dans le noir du soir, mais en vain. Aucune idée de là où j'allais, tournais-je en rond ou allais-je tout droit ? Me dirigeais-je à gauche ou bien à droite ? Je n'en savais absolument rien du tout.

Soudain, j'entendis des bruits, des bruits sombres, lourds, effrayants, qui vous glaçaient le sang. Je savais encore moins où j'étais, je savais juste que j'étais entouré de bien plus d'une centaine d'arbres à des kilomètres et des kilomètres à la ronde et que peu loin de moi se trouvait quelqu'un ou de quelque chose car j'en entendais ses sons et en sentais sa présence. Les sons se rapprochaient de plus en plus jusqu'à ce qu'une tache... une tache blanche et trouble se forme devant moi... Qu'est-ce que c'était ?... Mon angoisse montait de plus en plus en moi, mes... mes idées... mes idées n'étaient plus claires du tout et... et mon corps tout entier se pa... se para... se paralysait aux... aux incessants cris épouvantables du fantôme qui se tenait tout près de moi... Je ne savais plus quoi penser... Toute ma raison et mes pensées partaient dans tous les sens... je... je... que faire, mon Dieu, que faire ? Je lâchai mon panier plein à ras bord de champignons, et, instinctivement, je pris la fuite dans le sens inverse où le terrifiant monstre était apparu et je me mis à courir, courir de toutes mes forces et aussi vite qu'un guépard, si ce n'était pas plus vite ! Je ne

m'arrêtais plus! Je courus loin, très loin tout droit devant moi ! Je regardai derrière moi et... plus rien, le fantôme avait complètement disparu. Je fis tout de même deux ou trois tours sur moi-même pour bien m'assurer qu'il n'était plus là et, j'avais effectivement bien raison, il était parti, et je priaï pour qu'il ne revienne plus jamais à ma rencontre.

Le soleil se leva tout doucement et les rayons de celui-ci traversaient le feuillage verdoyant des arbres passant au-dessus de ma tête, mon besoin de courir avait cessé de me poursuivre et désormais, je marchais, à bout de forces, entre les arbres, le teint livide, la peau pâle, les yeux fatigués, la vue un peu trouble, ma peur était redescendue mais je me sentais mal, j'avais mal de partout, aux bras, au dos, au ventre à la tête, aux jambes car j'avais trébuché et je m'étais foulé la cheville à plusieurs reprises pendant que je courais, j'étais épuisé par ma course, je m'assis alors à côté d'un immense chêne, peut-être même le plus grand et le plus large de tous. Au bout d'un moment, j'aperçus... j'aperçus, je crois... une lumière... oui... oui c'est ça... une lumière étincelante au loin tout droit devant moi ! La joie m'envahit à un tel point que je

courus aussi vite que je le pouvais vers cette luminosité jusqu'à ce que je ne voie plus aucun arbre dans mon champ de vision, mais bien le soleil et... également... un temple !

Une sorte d'immense pyramide blanche, elle était éclatante, comme si Dieu l'avait créée lui-même ! De nombreuses marches d'escalier se trouvaient devant moi, je les montai d'un pied sûr tout en les regardant d'un œil tout particulièrement fasciné. On aurait dit quelles étaient toutes neuves, qu'elles venaient tout juste d'être finies de construire, comme si jamais personne n'avait posé un seul pied dessus. Quand je fus finalement arrivé tout en haut de la toute dernière des marches, je me trouvai désormais sur une sorte de grande terrasse où se dressait, en plein milieu de là, une statue ! La plus belle que j'avais jamais vue de toute ma vie !

Des tonnes de questions fusaient dans ma tête : Qui l'avait créée ? Dans quel but ? Était-ce une déesse ? Ou bien peut-être juste une femme ? Était-ce un démon ? Une reine ? En quelle année avait-elle été sculptée ?...

Une si belle statue de cuivre devait être certainement très importante, surtout, à mon avis, aux yeux de celui qui l'avait faite. Tout comme le reste du temple, on l'aurait crue neuve, elle également. Je la regardai de fond en comble, dans les moindres petit détails qui me fascinaient tous plus les uns que les autres, je la contemplai de haut en bas, de plus en plus près et soudainement, je sentis la peur monter tout doucement en moi, un peu plus à chaque seconde que je passais à l'admirer. Elle avait un visage magnifique bien qu'elle eût une expression bien méchante, des yeux blancs qui vous aveuglaient et vous fixaient tout en même temps. Elle avait pourtant une position très belle et gracieuse, des mains élégantes avec de grands doigts fins et longs, elle était à moitié nue, ce qui permettait d'apercevoir sa silhouette très fine et très élancée. J'en étais tout simplement épaté si je peux dire !

J'arrivai peu à déchiffrer les petites expressions latines inscrites sur son socle, malgré la vieillesse de mes yeux. Après l'avoir scrutée encore un peu plus, j'eus l'idée de chercher ailleurs des informations sur elle.

Derrière la géante de cuivre immobile, se trouvaient sur les murs, des textes. Les murs étaient creusés dans le temple, à l'abri de n'importe quelle usure existante. J'avancai pas à pas vers les inscriptions et commençai à les lire, une chance pour moi, les écritures étaient en latin, ce que j'arrivais parfaitement à traduire :

« L'idole te protégera si tu l'aimes et te détestera si tu la détestes. C'est un soleil noir, elle est étincelante mais peut devenir méchante. Tu devras chérir la Vénus ou sinon tu en subiras les conséquences. Respecte-la et elle te respectera. »

Après avoir lu la totalité des textes mieux écrits les uns que les autres avec des mots gravés minutieusement, parfaits au millimètre près, je me retirai auprès de la grande silhouette de bronze et je la regardai sous un tout autre angle.

Alors, c'était bien une déesse, enfin je veux dire, une idole... une idole du nom de Vénus ! Eh bien, je promettais de ne lui faire aucun mal et de porter beaucoup d'attention à son égard, je ne parlerais d'elle à absolument personne, même celles de grande confiance pour qu'il ne lui arrive

nulle chose. Je décidai, sur le coup, de prendre, je pense, la plus grande décision de toute ma vie : je pensai que, malgré ma très belle et ma très heureuse vie, j'allais rester auprès de la Vénus pendant très longtemps, et peut-être même jusqu'à ma mort. Je l'aimerais et je la chérirais jusqu'à mon dernier soupir. Après tout, je ne savais point où je me trouvais, alors j'aurais beau eu chercher des années et des années, je savais d'avance que je ne réussirais jamais, au grand jamais à rentrer à mon domicile... Autant rester avec la Vénus, même si c'était jusqu'à mon dernier battement de cœur.

Les jours, les semaines, les mois, et même encore les années passèrent. Mais j'étais bien, je me sentais comme libre, à part protéger l'idole qui, pour le moment n'était pas une tâche très difficile, je n'avais plus aucune responsabilité, je goûtais enfin à la grande liberté et à la nature, je m'étais même construit une petite maison de pierre que j'avais assemblée avec de la terre humide. La statue, elle, ne m'avait en tout cas pas encore fait de mal car elle était désormais devenue mon idole à moi aussi. Même si sa présence était là, je dois bien avouer que je me sentais un peu seul dans ce lieu

isolé de toute civilisation. Je pense qu'aujourd'hui dans mon village, tout le monde me croyait mort, ce qui ne m'étonnerait absolument pas du tout d'ailleurs.

Le dernier jour de cet homme qui n'avait jamais abandonné sa quête de protéger le grand corps de cuivre, arriva. Des chasseurs passant par ici un jour au hasard finirent par retrouver celui-ci mort dans sa toute petite maisonnette en pierre. Ils avertirent ensuite, après cette découverte, tout leur village de l'existence du temple et de la Vénus. Ne sachant pas ce que ceci représentait, ils décidèrent tous ensemble de brûler la pyramide et d'enterrer la statue sous un olivier, dans la ville d'Ille. Quelques mois plus tard, toute la population de ce petit village avait déjà oublié toute cette histoire et la vie redevint normale pour tout le monde.

Histoire 12

Je m'appelle Denis, je suis un photographe de mannequin très connu, j'habite dans un appartement en ville à Paris. Je suis père de famille, et je me suis marié le 14 février 2014. Plusieurs patrons de journaux m'achètent plusieurs photos de mannequins. Je travaille à plein temps et je n'ai plus de temps pour me reposer et passer du temps avec ma famille.

Il travaille seize heures par jour, il a signé un contrat avec Giovanni Di Pietro, le plus grand patron de France, donc depuis qu'il a signé le contrat avec Giovanni Di Pietro, il travailla vingt heure sur vingt-quatre. Il but beaucoup de café en grosse quantité car il ne pouvait pas dormir parce que son travail l'obsédait. Il rêva d'être le plus grand photographe de France. Il a une grande quantité de photo à retoucher et à développer. Certaines photos ont été mises en valeur sur de grands magasins. Il a eu des émotions car Giovanni

Di Pietro, lui, monta de cran, il devient photographe professionnel. Depuis qu'il travaille avec Giovanni Di Pro, il commence à se faire connaître un peu partout dans le monde.

Quelques mois plus tard, Denis commence à prendre des photos de moins en moins belles et Giovanni Di Pietro commence à douter de ses talents et Denis commence à croire qu'il va se faire renvoyer.

Deux jours plus tard Giovanni convoque Denis dans son bureau et lui demande pourquoi tant de travail si mal fait, alors Denis lui explique qu'il stresse avec sa popularité qu'il s'est créée. Giovanni lui dit que s'il ne refait pas du bon travail il sera renvoyé.

Le lendemain il revint dans le bureau de Giovanni et lui annonça qu'il sera licencié.

Il est déçu car s'il ne retrouve pas de travail, c'est à ce moment-là qu'il devint dépressif et décida de déménager dans une villa dans la forêt. Après la visite d'un autre grand patron de journaux, il rêva d'être un patron. Après avoir emménagé, Denis

retrouva la paix, le calme et surtout un travail. Depuis deux semaines Denis s'occupe plus de sa famille que de son travail car il travaille sept heures par jour six jour sur sept.

Il réalisa que son ex-patron l'avait fait souffrir au point de ne plus le garder comme photographe expérimenté de mannequin. Son ex-patron engagea un détective privé pour suivre Denis.

Giovani essaya de le reprendre mais c'était trop tard : Denis était déjà pris par Rodrigo Da Santos, lui proposa le détective. Les propos du détective lui en lui heurtent et en le piquotent le coeur, il était blessé que Denis l'avait quitté.

Deux mois plus tard après la dépression de Giovanni, Denis décide d'aller le voir en lui expliquant ses mésaventures et ses aventures, il toqua dans le bureau et entre, c'était son patron Denis étonné de voir Rodrigo da Santos dans le bureau de son ex-patron.

Denis demanda à son patron où était passé son ex-patron, il lui répondit qu'il était parti. Denis

demande où ; il ne répondit pas. Denis cria où tellement fort que sa femme entendit d'en bas du building. Il répond qu'il faut regarder le journal et lui donne un journal en lui disant de le regarder avant le journal de vingt heures mais il faut que tu sois assis sur ton canapé pour voir. Ce qu'il a fait chez lui et dehors et comprendras pourquoi je dis qu'il est parti. Denis impatient de voir ce que son ex-patron avait fait.

Pensant de bonnes choses de son ex-patron, il avait une sensation étrange. Il se lança il regarde le journal de son patron, Denis sentit un esprit surnaturel comme si quelqu'un rentrait chez lui, la peur au ventre il lit les textes et vit la photo de son ex-patron.

Il lit le texte qu'il a vu en dessous de la photo de Giovanni et aperçut le mot « mort », et là le suspense commença à augmenter, le mot « mort » venait violemment percer ses tympan puis il fit un violent fracas au sol. Il se releva et eut un sentiment de palpitation comme si quelqu'un venait le palper ou le relever.

Le journal de son patron dit Giovanni après sa dépression, il a tué toute sa famille, ses voisins, ses amis, ses cousins, ses collègues, ses acheteurs et vendeurs, et ses photographes sauf un c'était Denis, il se tua en laissant une personne sur dix mille vivante, Giovanni Di Pietro eut quand même un procès qui dura cinq semaines.

Le juge décida de donner tous ses gains à Denis et aux familles des victimes qu'il avait faites, il avait semé la folie dans les quartiers les plus chauds de Paris, et autres quartiers où il avait pris des photos et buildings où il était connu comme exemple à prendre pour devenir photographe expérimenté ou professionnel.

Depuis ce jour, Denis et les familles des victimes font attention à eux et à leur entourage, comme le faisait Guy de Maupassant. Denis se demande si ce n'est pas lui la cause de tous ses problèmes comme le disait Thomas Sully, car depuis qu'il est parti du building, Giovanni est devenu dépressif et angoissé, sans même que personne s'en aperçoive jusqu'au jour où il tua tous ceux qui le connaissaient sauf Denis.

Du coup, Denis hésita sur une chose, la cause qui l'avait poussé à tuer neuf mille neuf cent quatre-vingt neuf personnes, sur dix mille personnes. Le détective que Giovanni avait demandé au juge, qui a fait son procès, le juge demanda aux avocats des personnes, présume à qui on le donne, et réfléchit à qui il pourra donner ce fameux avocat. Pendant cinq mois le jugement.

Le sixième mois, le jugement se finit finalement, Denis décida de démissionner et se lança dans sa propre entreprise de photographie. C'était une idée folle mais possible vu qu'il était devenu l'un des photographes les plus connus. Il placarda des affiches et des pubs dans la rue, il engagea des photographes expérimentés, il fit construire un building et donna de l'argent à des associations. En peu de temps il détrôna Giovanni Di Pietro et Rodrigo Da Santos, ses deux anciens patrons.

Il eut une réputation plus que parfaite auprès des habitants du monde entier et auprès de sa famille et de ses amis qui étaient fiers de lui. Il devient l'homme le plus respecté vis à vis de son

travail et l'homme le plus aimé pour sa gentillesse et son savoir-vivre.

Pendant un discours qu'il fit à ses employés et à la télé, donc au monde entier, Denis repensa à ses débuts, à son fils, à sa carrière, donc il lâcha quelques larmes. Denis gagna énormément d'argent grâce à ses œuvres et à ses photographies. Ses photos enviaient les autres patrons, mais toujours le même problème, c'était devenu une cible pour les meurtriers et criminels à cause de sa popularité...

Mais Denis prit des précautions et engagea une vingtaine de gardes du corps pour protéger sa maison et sa famille du crime. Deux ans passèrent et Denis prit la décision d'engager son fils aîné comme sous-chef pour que son fils gagne un peu d'argent tout comme son père. Il appela alors son entreprise « Denis & Fils ».

Son fils devient alors obsédé par l'argent et décida de s'installer seul dans une villa près de celle de son père. Vu que son fils devient connu

Histoire 13

À Paris, Jules de Peyrehorade, père d'Alphonse de Peyrehorade, était un sculpteur reconnu dans la région. Un jour de beau temps, il eut envie de faire une nouvelle statue. Il prit pour modèle la femme qu'il aimait, elle se nommait Marie-Jeanne.

Elle était grande, brune, aux yeux bleus, elle avait une taille si fine et des jambes si élancées qu'elle ressemblait à un mannequin. Elle avait la peau blanche comme neige. Plusieurs jours passèrent avant que le sculpteur n'ose demander à Marie-Jeanne d'être son modèle. Quand le moment fut venu, elle accepta avec plaisir. Pendant plusieurs mois, il travailla sans relâche jour et nuit, jusqu'au jour où Jules tomba malade. Il devait arrêter son travail jusqu'à guérison. Pendant ce temps, il décida de lui déclarer ses sentiments amoureux.

Il ne savait comment s'y prendre, il était d'une timidité absolue. Après quelques jours, il se

sentit un peu mieux et invita Marie-Jeanne au restaurant pour les fêtes de Noël. Elle était gênée de cette invitation surprenante, cependant elle accepta avec plaisir, elle aimait passer du temps avec Jules.

Une semaine passa et Jules ne pensait qu'à Marie-Jeanne, il se rendit compte qu'il avait bientôt fini la statue et qu'après ils ne se verraient pratiquement plus, cela le rendait extrêmement triste.

Quand vint le « jour J » Jules était anxieux et appréhendait de lui déclarer sa flamme.

Pendant le repas, il dévora du regard son amoureuse, l'admira. Il ne faisait que de la fixer avec un regard amoureux, il n'osait pas engager la conversation. À la fin du repas, pour lui dire au revoir, il la prit dans ses bras et la câlina pendant de longues minutes. Elle était délicate et douce, elle avait un parfum envoûtant.

Ils se revirent, pour le bonheur de Jules, une semaine plus tard pour continuer la statue.

Des semaines plus tard, la statue avançait petit à petit et elle était bientôt finie. Jules était de plus en plus amoureux de son modèle qui l'inspirait de plus en plus. Le travail avançait à une vitesse folle. Les détails terminés, Marie-Jeanne s'aperçut que la statue lui ressemblait comme si elle se regardait dans un miroir. Elle prit peur et décida de partir sans prévenir le sculpteur.

La statue était le portrait craché de la femme parfaite, elle était tout ce que les hommes aimaient chez une femme : grande, avec des formes pulpeuses, un regard envoûtant comme si elle était humaine.

Jules, après des jours sans voir le modèle, se demandait où elle était passée, il était triste et n'avait plus aucune envie de reprendre son travail.

Cela faisait maintenant un mois qu'il n'avait pas travaillé sur la statue, un mois qu'il déprimait dans son lit, un mois qu'il n'avait plus de nouvelles de Marie-Jeanne.

Un lundi de beau temps quelqu'un vint sonner à sa porte, il ouvrit... et... c'était Marie-

Jeanne pour son plus grand bonheur, il retrouva le sourire. Ils parlèrent beaucoup et Jules en vint à lui demander des explications sur son absence si prolongée :

— Excusez-moi Mademoiselle, puis-je vous poser une question qui me trotte dans la tête depuis tout à l'heure ?

— Oui, bien sûr, je vous en prie.

— Pourquoi une absence si longue ?

— Mon absence si prolongée, dites-vous ?

— Oui, c'est cela.

— Mon absence était due à un problème familial, un décès du côté de ma mère, en Languedoc, je suis restée plus longtemps que prévu car cela faisait un moment que je ne les avais pas vus.

— Toutes mes condoléances Mademoiselle.

— Ce n'est pas grave, nous l'avons enterré sous un olivier, comme le veut la coutume de notre famille, l'olivier est notre emblème.

Après une journée pleine d'émotions, Jules alla se coucher car ils s'étaient donnés rendez-vous le lendemain pour finir la fameuse statue.

Le lendemain matin, à l'aube, Jules se leva pour préparer ses feuilles d'or, ses instruments, tout ce dont il avait besoin pour faire de l'excellent travail.

Vers huit heures Marie-Jeanne arriva, se mit en tenue et prit la pause. Elle était vraiment parfaite, un peu trop même, elle était gentille, souriante, intelligente, drôle, belle...

Une semaine plus tard la statue était enfin terminée, elle était resplendissante, encore plus parfaite que son modèle. Marie-Jeanne était contente du travail mais en même temps elle ne l'était pas vraiment car comme elle était encore plus belle qu'elle, elle attirait l'attention de Jules et il la laissait de côté.

Maintenant que la statue était finie, Marie-Jeanne ne revint plus jamais voir Jules car il l'avait délaissée. Cela ne posait pas de problème à Jules qui était tombé amoureux de son œuvre. Il

l'habillait, lui donnait à manger, la chérissait comme si elle était humaine, il ne sortait plus de chez lui de peur de laisser la statue toute seule, qu'il avait nommée Vénus.

Il n'avait jamais aimé quelqu'un autant, tous les matins, tous les soirs il priait pour que Vénus devienne vivante. Il en devenait fou, il lui achetait des bijoux, des vêtements de luxe pour la rendre encore plus sublime, il se ruinait pour elle, elle était devenue toute sa vie.

Un jour de semaine, tout ce qu'il y a de plus banal, il se leva, alla dans la pièce principale pour dire bonjour à Vénus, elle avait disparu, elle n'était plus sur son socle. Il chercha dans tout l'appartement et pensa à un cambriolage. Tout à coup, il aperçut des jambes qui dépassaient du divan, il s'approcha et la vit qui dormait. Elle était dans un profond sommeil et n'osait pas se réveiller. Jules ne savait pas s'il était dans la réalité ou dans un rêve.

Vers midi, une heure après sa découverte, Vénus se réveilla enfin de son long sommeil, elle était resplendissante de joie de vivre, encore plus

belle qu'avant, et, au premier regard qu'ils s'échangèrent ce fut le coup de foudre, ils tombèrent tous les deux éperdument amoureux. Jules la pris dans ses bras et ne voulut plus la lâcher de peur que ce soit un rêve et de peur de la perdre.

Vénus avait terriblement faim. Jules se mit alors à cuisiner un repas digne de ce nom pour sa belle, truffes, foie gras, caviar, vin de luxe...

Jules trouvait que Vénus ressemblait comme deux gouttes d'eau à Marie-Jeanne, comme si c'était sa jumelle. Elle avait les mêmes yeux pétillants, la même bouche pulpeuse, le même sourire de déesse, et quand elle se déplaçait, elle avait la même allure. Il se dit qu'il avait fait une excellente œuvre, mais cela l'intriguait tout de même.

Vénus était gentille, souriante, intelligente, toujours prête à aider les autres dans le besoin, en quelque sorte c'était la femme que Jules avait toujours rêvé d'avoir à ses côtés.

Le soir, il l'invita au restaurant pour fêter son arrivée. Vénus se prépara comme si elle allait se

marier, elle était splendide, tous les hommes la regardaient passer, elle attirait l'attention de tout le monde comme si elle avait un pouvoir.

Jules fut intrigué de nouveau car Vénus avait commandé la même chose que Marie-Jeanne au restaurant, ce qui était louche car dans ses prières, il n'avait jamais dit qu'il aimerait qu'elle ait le même caractère, les mêmes goûts que Marie-Jeanne.

Cela faisait maintenant deux mois qu'ils vivaient une belle histoire d'amour, ils étaient heureux tous les deux, ils ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre, ils prévoyaient même un mariage dans les mois qui arrivaient.

Ils travaillèrent dur sur les préparatifs de ce mariage qui était prévu pour avril. Le mariage allait être un mariage catholique d'exception. Il était prévu en Languedoc dans une magnifique villa de la ville d'Ille.

Jules et Vénus étaient plus amoureux que jamais, ils ne se quittaient plus, ils se demandaient

même comment ils avaient pu vivre avant l'un sans l'autre.

Vénus, de nature extrêmement jalouse, ne voulait plus que Jules fréquente d'autres filles qu'elle, elle surveillait tous ses déplacements sans même qu'il le sache. Le problème était que Jules était sculpteur et qu'il était obligé d'inviter des femmes chez lui comme modèles. Cela mettait Vénus hors d'elle, ce qui avait le don d'énerver Jules au plus haut point. Les modèles ne tenaient pas plus d'une semaine car le couple se disputait à leur sujet. Jules en était venu à ne plus travailler, ce qui posait de gros problèmes car où pouvaient-ils trouver l'argent pour le mariage désormais ?

Jules cherchait à convaincre sans relâche Vénus pour reprendre son travail même s'il allait être en contact avec des femmes. Mais Vénus ne voulait pas, elle disait qu'elle préférerait ne pas se marier qu'il soit en contact avec des femmes.

Jules en vint alors à chercher du travail ailleurs : dans les usines, les magasins, les boulangeries, les pâtisseries. Il chercha sans relâche pendant plus d'un mois mais il ne trouva rien, il

n'avait pas les diplômes requis pour faire ces métiers.

Jules ne supportait plus Vénus, tous les soirs elle lui demandait ce qu'il avait fait pendant la journée, qui il avait vu, où il était allé. Jules rentrait alors tard le soir pour ne plus croiser sa bien-aimée qui le questionnait. Il allait jusqu'à minuit tous les soirs dans les bars pour se changer les idées et s'amuser pendant quelques heures. Quand il était dans les bars avec ses amis, Jules oubliait tout. Il oubliait tous ses problèmes, tous les ennuis que lui avait provoqués sa fiancée.

Un soir, dans un des bars branchés de Paris, il rencontra Francine et ce fut le coup de foudre, au début il se dit qu'il ne pouvait pas faire ça à Vénus mais quand il était avec elle, il était un autre homme, il était heureux.

Tous les soirs ils se rejoignaient à la même adresse, mais ce que Jules ne savait pas c'est que Vénus le suivait en permanence et n'avait pas encore compris qu'il la trompait. Une semaine, un mois passèrent et Jules continuait à voir tous les soirs sa bien-aimée Francine.

Un beau jour vers 23h Jules alla voir Francine, Vénus le suivit pour voir ce qu'il manigançait depuis des mois et vit cette magnifique blonde qui était avec son fiancé ; elle fut tellement choquée qu'elle s'évanouit. Quand elle se réveilla, elle était dans son lit, un jeune homme qui l'avait trouvée allongée dans la rue l'avait ramenée chez elle.

Quand Jules rentra, il la trouva en larmes sur son lit, pleine de rage, elle jeta toute la vaisselle par terre, le vase et tous les objets de décoration. Elle était devenue folle !

Vénus demanda toute la soirée des explications à Jules, et il finit par lui avouer qu'il avait une maîtresse. Elle s'énerva encore plus et devint violente ; Jules prit alors ses affaires et alla passer la nuit ailleurs car il préférait laisser Vénus se remettre de ces événements.

Vénus n'en revenait pas ! Jules l'avait trompée avec une parfaite inconnue ! Tous les projets qu'ils avaient ensemble étaient-ils réels ? Le mariage prévu pour avril, les enfants, s'installer ensemble dans une belle villa ? Vénus se posait

alors des milliers de questions, l'avait-il vraiment aimée ou avait-il fait semblant juste pour l'argent ? Fallait-il qu'elle lui laisse une deuxième chance, ou avait-il perdu toute sa confiance ?

Les jours passèrent et Jules se rendait de plus en plus compte qu'il avait de réels sentiments pour Francine et qu'il voulait se marier et fonder une famille avec elle. Il se rendit aussi compte que s'il avait trompé Vénus cela voulait dire qu'il ne l'aimait plus et qu'il ne ressentait plus rien pour elle, sinon il ne lui aurait pas fait subir ce sort. Il continuait à voir Francine et se demandait s'il devait lui avouer ses sentiments ou si c'était trop rapide. Il espérait que ce qu'il ressentait était réciproque.

Un mois plus tard, il décida d'aller parler à Vénus et de mettre tout au clair. Il lui dit qu'il ne voulait plus continuer avec elle et qu'il avait de réels sentiments pour Francine qui grandissaient chaque jour. Vénus fondit en larmes à l'annonce de cet événement car ce que Jules ne savait pas c'est qu'elle était enceinte de trois mois.

Après cette annonce, environ six mois plus tard, Vénus alla vivre à Ille où elle accoucha d'une magnifique petite fille qu'elle appela Colette. Elle ne lui donna pas le nom de famille de Jules, elle lui donna le sien, elle s'appela donc Colette de Puygarrig et non pas Colette de Peyrehorade.

Jules se remit facilement de sa rupture. Deux mois plus tard, il demanda Francine en mariage, elle accepta car elle avait eu un réel coup de cœur pour lui. Le mariage était prévu pour juillet, un enfant était même en projet.

Francine tomba enceinte pour leur plus grand bonheur ! Les préparatifs du mariage étaient maintenant finis, il ne restait plus qu'à faire la liste des invités.

Vénus s'était difficilement remise de sa rupture avec Jules mais Colette lui redonnait le sourire.

Ce fut enfin le jour « J » pour Francine et Jules, ils se marièrent d'abord à l'église car ils étaient très religieux puis ensuite ils allèrent à la mairie. Les jeunes mariés, pour l'occasion, avaient

placardé des affiches de leur mariage dans toute la ville d'Ille. Vénus pour l'occasion alla dire ses vœux de bonheur aux mariés. Jules lui demanda qui était le père de son enfant, elle lui répondit en mentant, elle lui dit qu'elle avait rencontré quelqu'un d'autre.

La fête du mariage se déroula dans une grande villa d'Ille, elle dura deux jours jusqu'à ce que Francine ait ses premières contractions et elle dut aller à la maternité en urgence. Elle accoucha dans la nuit d'un magnifique petit garçon qu'ils appelèrent Alphonse, Alphonse de Peyrehorade.

Colette avait maintenant un an quand les médecins détectèrent à sa mère, Vénus, un cancer. Il ne lui restait plus que cinq ou six ans à vivre. Cette annonce l'anéantit elle ne pouvait pas laisser sa fille seule. Qu'allait-elle devenir après sa mort ?

Un an passa et Vénus rencontra un autre homme. Ce fut le coup de foudre, il était au courant que dans quelques années elle allait mourir du cancer, mais il l'aimait quand même pour ce qu'elle était. Quelques mois plus tard ils décidèrent de se marier, et le mari de Vénus adopta Colette.

Vénus était maintenant rassurée, elle pouvait profiter de ses dernières années de vie et mourir en paix car elle avait trouvé un homme merveilleux qui pouvait veiller sur elle et sa fille.

Jules et Francine allèrent habiter à Ille avec leur fils Alphonse. Ils vécurent heureux, ils s'aimaient tellement.

Trois longues années passèrent, trois longues années où Vénus en profita au maximum avec sa petite famille. Mais son état de santé ne faisait que de se dégrader d'heure en heure, de jour en jour. Elle en était consciente et c'est pour ça qu'elle profitait de chaque instant, de chaque seconde. Sa fille aussi en était consciente car elle avait maintenant quatre ans, elle ne comprenait pas vraiment ce qui arrivait à sa mère mais elle savait qu'elle allait mourir.

Vénus savait pour sa part que quand elle allait mourir elle redeviendrait une statue. Elle priait tous les soirs pour que quand elle serait morte quelqu'un place sa statue à coté de sa fille, pour qu'elle puisse veiller sur elle et la protéger.

Dans son testament elle légua tous ses biens à son mari et à sa fille et elle demanda à être enterrée sous un olivier, pour rendre hommage à la famille de Marie-Jeanne, car sans elle, elle n'aurait jamais existé.

Un an plus tard elle mourut en paix et les obsèques furent réalisées comme elle le souhaitait. Sa fille et son mari étaient tristes, mais ils savaient qu'elle veillerait à jamais sur eux..

Histoire 14

Je m'appelle M. Framapade j'ai 55 ans et demi je suis petit, un peu enrobé, mes cheveux sont roux et j'ai fait des études de médecine (BAC +9). Mais ce métier m'a dégouté, et j'étais aussi dégouté par mes confrères... Sauf la seule contrainte c'est mon satané œil de verre.

Ce matin, comme deux matins par mois, je me rends sur la place du Trocadéro à Paris à côté de la Tour Eiffel. Et j'ai cette habitude de jeter une pièce de monnaie dans le bassin. En faisant un vœu. Mon vœu était toujours le même « trouver une mannequin extraordinaire pour ma collection printemps-été. » Ce matin j'attendais une heure, deux heures, aucune fille ne me plaisait. Je rentrai chez moi très fatigué. Je pris une douche et j'allai me coucher directement...

Le matin suivant je me levai et je partis promener mon chien Dudule, quand je passai vers la chapelle de Montmartre ce fut la révélation. Une fille magnifique se dressait devant moi ! Elle était

parfaite, tout ce qu'un artiste comme moi aurait rêvé. La taille parfaite (1,72m), le poids parfait (60 kg). J'hésitai fortement à aller lui parler, un brun de timidité apparaissait en moi ! Je pris mon courage à deux mains et j'allai lui parler. Je relisai mon approche habituelle :

« Bonjour Mademoiselle, en fait j'ai... non, je vous ai... vue... et en fait j'aimerais bien... que vous... vous prendre en photo pour ma nouvelle collection.

— Bonjour monsieur, vous êtes ?

— Excusez-moi... mademoiselle... je suis... monsieur Jean-Kevin... Framapade, photographe professionnel depuis... 20 ans.

— Ah, le célèbre monsieur Framapade ? Celui qui a pris en photo "La glace de Jeffrey" ?

— Oui... c'est moi... moi.

— Ah ok...

— Donc... vous êtes... intéressée par ma proposition ?

— Je ne sais pas encore, j'ai un métier à côté, je suis infirmière donc je ne sais pas si je suis prêt à le quitter pour être mannequin.

— D'accord... je... vous laisse ma carte... a... avec mon numéro de téléphone... Je veux... que... vous m'appeliez quelle que... soit votre décision !

— D'accord, monsieur Framapade. »

Je rentrai chez moi, heureux et à la fois surexcité par cette fabuleuse rencontre. Puis j'allai me coucher, comme tous les soirs pas trop tard.

Le lendemain matin, je me levai toujours avec le sourire. Comme j'étais de bonne humeur, je décidai d'aller à la boulangerie, pour m'acheter des « Montres » (les nouveaux gâteaux de 2020). Quand j'arrivai devant la vendeuse, j'eus un voile blanc qui me passa devant les yeux... Et quand je me réveillai, j'étais à l'hôpital avec un masque à oxygène et plein de grosses machines à côté, je cherchai le bouton pour appeler l'infirmière. Dès que j'appuyai l'infirmière arriva dans les deux minutes qui suivirent. Elle me regardai avec de

grands yeux ronds. « Pourquoi vous me regardez comme ça, madame ?

— Pour rien, pour rien... » Et elle partit en courant chercher un médecin !

Le docteur arriva, lui aussi me regarda avec étonnement, il se râcla la gorge et engagea la conversation :

« Bonjour monsieur Framapade, je suis heureux de vous voir enfin ouvrir les yeux... Cela fait deux ans et trois mois exactement que vous étiez dans le coma.

— Quoi ? Dans le coma ? Pourquoi ?

— Laissez-moi finir s'il vous plaît, alors je disais le 7 janvier 2020 vous avez fait une chute de tension et vous vous êtes évanoui. Sauf que quand vous êtes tombé, vous vous êtes tapé la tête contre le comptoir en marbre... Puis on vous a emmené ici. À votre arrivée dans ce service, vous étiez entre la vie et la mort, tellement le choc était violent. Nous vous avons opéré... Mais l'opération ne s'est pas passée comme il fallait... Il y a eu un souci et

vous ne vous êtes jamais réveillé jusqu'à maintenant ! »

Je restais bouche bée. J'étais choqué par ce que je venais d'apprendre.

« Personne n'est venu me voir ?

— Personne à ma connaissance. Désolé...

— Vous pouvez me laisser s'il vous plaît ?

— Oui, bien sûr, si vous avez un souci appelez les infirmières de garde. »

Quelques jours passèrent et je sortis de l'hôpital sans séquelles, je rentrai chez moi encore choqué par la nouvelle que l'on m'avait appris quelques jours auparavant. Puis je m'endormis comme une masse tellement j'étais fatigué. Quand je me réveillai, j'étais encore épuisé. Le lendemain le docteur m'appela.

« Allô ?

— Oui, bonjour monsieur, c'est le professeur Codet, docteur à l'hôpital Georges Bush à Paris troisième arrondissement.

— Bonjour professeur.

— Alors comment allez-vous ?

— Je suis encore fatigué, mais ça va, ça va...

— D'accord mais c'est normal ne vous inquiétez pas, en faite je vous appelais pour vous dire qu'une personne était venue vous voir pendant votre séjour à l'hôpital...

— Comment s'appelle-t-il ?

— Comment s'appelle-t-elle, nuance, c'est une fille. Elle s'appelle mademoiselle Anaïs Paudre. Elle appelait souvent pour prendre des nouvelles. »

Mon excitation redescendit quand j'appris son prénom, je ne la connaissais pas ! Enfin son prénom ne me disait rien du tout... « Elle appelait souvent ?

— À peu près deux fois par semaine, vous êtes sûr que vous ne la connaissez pas ?

— Sûr et certain...

— Mais le dernier mois où vous étiez ici, elle ne venait plus.

— D'accord, d'accord, j'en prends note. Au revoir docteur.

—Au revoir, monsieur Framapade. »

Je passai ma journée affalé devant la télé en réfléchissant à qui était cette Anaïs. Mais ce prénom ne me disait vraiment rien. Le soir arriva puis j'allai me coucher. Dans la nuit, je me réveillai le front en sueur en sursaut, je venais de faire un cauchemar horrible, je voyais mon immeuble prendre feu et moi je ne pouvais pas sortir, je ne pouvais pas crier, je sentais que c'était la fin, la mort arriva je la sentais ! Je n'ai jamais eu aussi peur que cette nuit. Puis je me rendormis plein de transpiration. Et là j'eus une lumière, je me rappelai qu'avant mon accident, j'avais trouvé la femme parfaite pour mes photos. Je me demandai si ça n'était pas elle la femme qui venait me voir souvent à l'hôpital... Mais comment le savoir ?

Le lendemain matin, je retournai à l'hôpital pour pouvoir visionner les caméras de surveillance

et pour analyser la tête de cette femme. Quand je vis les images de la caméra, je ne fus pas trop content car on ne voyait même pas la tête de cette femme. On ne la voyait pas. Enfin si mais que de dos ! Mais attendez... Je la reconnaissais, c'était ma modèle pour ma collection, je reconnaissais sa silhouette ! Et mon seul oeil ne me trompait jamais.

Je demandai au vigile qui regardait les images avec moi : « Comment à votre avis savait-elle que j'étais là ?

— Peut-être parce que c'est passé dans tous les journaux, sur toutes les radios et même sur toutes les chaînes de télé ! Votre admission dans cet hôpital a été hyper médiatisé.

— Ah bon ?

— Oui, tout le monde vous connaît. D'ailleurs... Je pourrais avoir un autographe pour mes deux enfants ? Il s'appellent Pauline et Victor vous êtes leur idole.

— Je suis très flatté... Tenez. »

Puis je retournai chez moi, en me posant plein de questions : pourquoi cette femme venait-elle me voir ? Pourquoi s'intéressait-elle à moi ? Comment faire pour la retrouver ? Toutes ces questions tournaient sans cesse dans ma petite tête.

« C'est décidé je ne m'arrêterai pas de la chercher tant que je ne l'aurai pas trouvée, je m'arrêterai quand je l'aurais enfin prise en photo ! »

Une semaine passa ; mais toujours rien, aucune trace, on aurait dit que cette femme n'avait jamais existé. Dès l'aube je partis la chercher là où je l'avais rencontrée pour la première fois il y avait plus d'un an sur la place du Trocadéro à Paris, j'attendis, j'attendis des heures mais le ??? ne la voyait point. Puis j'allai à la chapelle Montmartre, j'attendis, j'attendis... Mais je ne la trouvai point... Les jours passaient et je ne la trouvais toujours pas ! On aurait dit qu'elle était invisible, que c'était une femme fantôme, qu'elle n'existait pas, qu'elle était morte. Mais mon intuition de photographe me disait que non, elle me disait qu'elle était en danger ! Mais comment confirmer cette hypothèse... En la

cherchant ? Ça ne servait à rien, je ne la trouvais pas ! En n'en parlant avec ses proches ? Mais je ne connaissais pas ses proches... Je me posais beaucoup de questions, mais celle qui revenait était : que faire ?

Plusieurs jours passèrent, et j'avais pris une décision importante qui pouvait lui sauver la vie. Je décidai... d'aller la chercher quitte à faire le tour de la Terre.

Pour commencer, j'allai dans tous les hôpitaux de la ville (comme elle m'avait dit qu'elle était infirmière, le premier jour où je l'avais rencontrée). On me dit à l'hôpital Ste Thérèse des Églantiers qu'ils avaient bien une Infirmière qui s'appelait Anaïs Poudre, mais cela faisait deux mois qu'ils ne l'avaient pas revue ! Soi-disant qu'elle était malade, une dépression, un burn-out.

L'inquiétude me remplit. J'étais encore plus paniqué. À l'hôpital je cherchai encore plein d'indices sur sa vie, mais il ne voulait rien me dire... Donc je décidai de rentrer chez moi désespérer. Quand j'arrivai sur mon palier, je trébuchai sur un gros colis, je le ramassai et décidai de l'ouvrir. Je

l'ouvris rapidement et je vis au fond une lettre. Étonné, je la pris, et je lus : « Bonjour Monsieur Framapade, j'ai entendu que vous cherchiez une jeune fille dénommée Anaïs Paudre, je sais où elle se trouve, venez demain soir à 10h00 au 37 rue des Widirs pour parler un peu affaires, je vous attends, à demain . »

Je me couchai un peu angoissé par cette nouvelle un peu inquiétante.

Le jour se leva et je me préparai pour aller à ce rendez-vous important. Je partis à cette fameuse adresse. Quand j'arrivai dans cette maison, j'étais dans le noir et plusieurs hommes musclés se jetèrent sur moi. Quand la lumière revint, je me trouvais sur une chaise attaché à côté de monsieur Tchong mon célèbre concurrent... et quand je tournai la tête, je vis Anaïs. Elle était là... et là, le GIGN rentra et arrêta tous les complices de Tchong. Puis je rentrai chez moi avec Anaïs. Et nous nous mîmes en couple et vécûmes heureux.

Histoire 15

Une semaine avant Noël, Alex était surexcité. À 15 ans il ne croyait plus au Père Noël mais était impatient de recevoir son appareil photo. C'était un fan de photos, il adorait ça depuis tout petit. Emma était la petite amie d'Alex, ils se connaissaient depuis longtemps. Ils vivaient dans le même quartier de Chambéry. Le jour de Noël arriva, il reçut son appareil photo. Quand il ouvrit le cadeau, il découvrit un magnifique appareil professionnel en récompense de ses études. Photographe, il voulait en faire son métier.

Il appela sa copine pour lui demander ce qu'elle avait reçu. Emma eut un collier argenté magnifique. Pendant la journée, Marie et Claude, ses parents, l'emmenaient faire Noël avec sa famille. Il s'ennuyait beaucoup car tous ses cousins étaient plus petits que lui. Il n'avait pas de frère ni de sœur. À son retour, il appela Emma pour la prévenir qu'il devrait partir dans son chalet comme toutes les années.

Au soir, il demanda à ses parents si Emma pouvait venir avec eux au chalet. Ses parents lui répondirent oui donc, tout heureux, il s'endormit. Le lendemain, Alex accueillit sa copine et lui montra aussitôt son appareil photo.

Il expliqua à sa petite amie que ses parents l'invitaient. Elle accepta mais dit :

« Oui, mais il faudra demander à mes parents. »

Ils allèrent dans la chambre d'Alex et parlèrent du chalet dans la forêt :

« C'est un très grand chalet en bois en plein milieu d'une forêt assez sombre, dit Alex.

– J'espère que mes parents seront d'accord, ce serait cool.

– Appelle tes parent maintenant ! »

Emma resta au téléphone pendant dix minutes.

« C'est d'accord Alex !

– Super, je ne m’ennuierai pas cette fois. »

Pendant toute la journée il restèrent ensemble. Alex l’aida à préparer ses bagages.

Il fallait tout emporter (blouson, chaussettes chaudes, pull, bottes de neige) car il ne pourrait pas revenir chercher quelque chose, en plus Emma était frileuse.

Il fallait plus de deux heures pour y aller quand il n’y avait pas de neige. Le chalet situé à 2015 mètres d’altitude était difficile d’accès sans chasse-neige. Ils montèrent à bord du mini-bus aux alentours de cinq heures du matin. Pendant une demi-heure, Alex écouta de la musique et Emma lut son magazine.

Au bout de plus d’une heure, ils ne pouvaient plus avancer, la neige leur barrait la route, ils attendirent longtemps pour que le chasse-neige arrive. Emma était très impatiente car elle n’avait vu le chalet qu’une ou deux fois mais en photo.

Quand ils furent presque arrivés, Emma colla sa figure contre la vitre, elle distinguait le chalet de

loin. Arrivés, les parents de Alex branchèrent l'électricité et l'eau et allèrent se coucher.

Pendant ce temps-là, Alex fit découvrir le chalet à Emma pendant qu'il balayait le couloir et les chambres. Elle regardait partout, examinait tous les recoins du chalet. Le lendemain, Alex et Emma jouèrent dans la neige, ils firent une bataille de boules de neige et un bonhomme de neige pendant que sa mère préparait à manger. Elle était italienne et du point de vue d'Alex rien ni personne ne faisait mieux les pâtes qu'elle. Le père d'Alex, lui, venait du sud de la France ; il avait un accent, ses parents étaient américains, il avait eu une enfance très rude car il était un peu rond, les autres se moquaient de lui c'est pour ça qu'il tenait beaucoup à ce que son fils soit heureux. L'après-midi, ils allèrent faire des courses dans le village le plus proche à une heure de route, Emma acheta des souvenirs pour ses petits frères. L'un avait huit ans et adorait le football, il ne pouvait pas rester en place, il était complètement différent ; l'autre avait dix ans mais lui aurait pu rester des semaines devant sa télé en jouant à la console. Le soir, Emma sortit avec Alex dehors car ils n'arrivaient pas à

dormir. Ils décidèrent d'aller dans la forêt, Alex prit son appareil photo pour prendre Emma en photo, ils marchèrent dans la poudreuse pendant longtemps...

LE DAUPHINÉ

Le meurtre à l'appareil photo

Alex raconte : « On était seuls, dans les bois, le calme régnait, nous avons marché longtemps, nous nous sommes arrêtés au bord d'une crevasse tellement charmante mais aussi très profonde. Je voulais prendre Emma au bord de celle-ci, j'ai sorti mon appareil et pris des clichés d'elle sous tous les angles possibles. J'admirai mes photos longtemps tellement elles me paraissaient réelles, tellement réelles. Je me tournai pour les montrer à Emma mais je ne la retrouvai plus. Je courus longtemps pour aller prévenir les secours. Je tombai à plusieurs reprises mais je continuai sans m'arrêter je ne savais même pas où j'allais, j'avais... les idées... embrouillées, je n'en pouvais... plus, j'étais crevé... »

Emma n'a toujours pas été retrouvée au fond du gouffre mais les recherches sont intenses. Une rumeur raconte que c'est une photo qui aurait tué Emma...

Histoire 16

Dans la nuit profonde en Laponie, le soir du réveillon de Noël, Pierre était dans sa maison enneigée, il fêtait le réveillon seul avec son chien.

Tout d'un coup, toutes les lumières de sa maison s'éteignirent, il trouva cela très étrange donc il alla dehors voir si ses voisins, eux, avaient de la lumière.

Il constata que les voisins avaient de la lumière, il se demanda pourquoi les voisins avaient de la lumière alors que lui n'en avait pas, il trouva cela très bizarre...

En rentrant, il alla chercher du bois dans la forêt pour se réchauffer et éclairer un peu sa maison. Quand il y alla, il entendit des bruits de feuilles effrayants. Soudain, un renne surgit de nulle part, Pierre commença à courir et il le poursuivit.

Il arriva devant une cabane terrifiante.

Il prit sa lampe-torche de son sac et l'alluma, puis se rendit compte que la lampe n'avait plus de piles. Pierre vit un interrupteur, il se demanda à quoi cela pouvait servir, il appuya dessus, puis le sol commença à bouger, comme s'il y avait un petit tremblement de terre, Pierre était très intrigué par ce phénomène étrange, puis, tout à coup, un tunnel souterrain s'ouvrit, il tomba dedans, il commença par regarder tous les moindres détails et recoins du tunnel. Pierre finit par arriver à la fin, et là, il vit un magnifique royaume.

Ce royaume était immense, il était gigantesque, blanc et bleu, avec de l'or un peu de partout sur sa façade il avait plein de petites tours.

Pierre entra dans le royaume mais, bien sûr, il n'y avait pas de lumière, alors Pierre réfléchit à la façon de s'éclairer, puis, à force d'essayer de réfléchir, il décida de prendre ses petites lunettes infrarouges. Il voyait un peu grâce à ces lunettes infrarouges.

Avec ses lunettes, il inspecta tous les recoins du royaume dans les moindres détails, il y vit des

photographies, des peintures, des portrait dessinés...

Après avoir inspecté tout le rez-de-chaussée, il vit des escaliers glauques et les prit sans attendre... Il commença à monter dedans.

Dans les escaliers il vit plein de photos accrochées au mur, c'était des photographies de jeune s femmes, elles étaient à peu près toutes plus belles les unes que les autres, mais une l'intriguait en particulier.

C'était la photo d'une jeune fille dont le nom était inscrit en dessous, sur une photographie triangulaire.

Elle était belle, jeune, elle avait les yeux de couleur bleue, les cheveux blonds, elle avait un air très mystérieux, elle avait le teint blanc comme un vampire, elle devait avoir la trentaine.

Pierre était absorbé par la photographie triangulaire, pendant plusieurs heures. Il partit et alla fouiller dans la bibliothèque du royaume, voir s'il existait un livre qui expliquait tous ces

phénomènes étranges... Il mit des heures et des heures entières à trouver le livre qui lui convenait.

Quelques heures plus tard, en pleine nuit, il trouva quelques informations, Pierre pensa que c'était la photographie qui bougeait, et tout d'un coup il commença à transpirer, il alla dans tous les sens, il avait des bouffées de chaleur. Pierre sentait souvent une présence derrière lui, quand il bougeait, mais il ne savait pas qui était derrière lui, il continua son chemin mais la présence de quelqu'un ou de quelque chose ne cessait d'être là, en montant les escaliers il vit une porte blindée fermée à double tour, il essaya d'ouvrir la porte mais il n'y arriva pas, et là, d'un coup, la porte s'ouvrit sans même forcer, sans même la toucher, c'était comme si la porte était vivante, il y avait des moments la porte restait blindée, puis des fois elle s'ouvrait comme ça. Il trouva plein de photographies de la jeune femme de toutes les couleurs : dégradés, noir et blanc, en couleur, grandes ou petites, moyennes, longues, larges...

Il y en avait des dizaines et des dizaines sur tous les murs de la pièce.

Pierre s'assit sur le lit, il eut les yeux qui lui piquaient et il se demanda pourquoi...

Et là, il vit une ombre, une ombre qui s'approchait de plus en plus de lui, il y avait des bruits lourds de pas dans l'escalier, les pas se rapprochaient de plus en plus et ils se faisaient de plus en plus lourds. Il se demandait qui c'était, Pierre avait peur, mais le grand monsieur aux lunettes essayait de le rassurer.

C'était un homme très grand, vêtu d'une cape noire, aux cheveux noirs, aux yeux de couleur marron. Il lui demanda ce qu'il faisait là et il le questionna :

« Qui... êtes... vous ?

— Je suis le propriétaire de ce château.

— Très bien, est-ce vous qui avez photographié la jeune femme de la photo triangulaire ?

— Non ce n'est pas moi qu'il l'ai prise, cette jeune femme se nommait Christiane. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Car je la trouve bizarre, cette photographie. »

Ils continuèrent leur enquête sur la photographie mystérieuse...

Il trouva une deuxième pièce avec pleins de photographies, dont celles de Christiane.

Et là, Pierre lui reposa la question : « Vous êtes sûr de ne pas la connaître ?

— Ah... si, quelques souvenirs d'elle me reviennent... Ah ! Je me souviens, c'est ma fille. Elle avait des cheveux blonds, elle avait un air très mystérieux, elle avait un teint très blanc comme ceux de la neige, je lui donnai environ trente ans, elle était très jolie, elle avait les yeux bleus comme le ciel azur, elle était aussi très photogénique. Cette fille, je la voyais chaque jour, elle adorait se faire prendre en photo, pour elle, c'était comme une passion, à partir de l'âge de quatre ans, Christiane rêvait déjà d'être une mannequin professionnelle, alors, là, elle pouvait enfin réaliser son rêve de jeune fille. C'était une jeune fille très ambitieuse elle habitait à cinq minutes de chez moi dans une

petite maison près de la forêt d'à côté. Et si, je me souviens, c'est ma fille, je crois... Oui, je m'en souviens très bien c'était il y a très longtemps, ma fille adorait se faire prendre en photo, dès son plus jeune âge, mais un jour que je l'avais prise en photo comme d'habitude, je suis descendu en bas pour nous chercher à boire, à moi et ma fille, et là quand je suis retourné dans sa chambre pour lui apporter à boire, elle était assise là, elle ne bougeait plus, Christiane était allongée sur son lit. J'étais effrayé, je ne savais plus quoi faire, j'étais paniqué du coup je suis parti en bas et je me suis mis à courir dans tous les sens dans toutes les pièces du château, puis je suis sorti du royaume et je me suis mis à courir dehors et après je ne me rappelle plus de rien. Voilà tout ce dont je me rappelle sur ma... fille, Christiane...

— D'accord, répondit Pierre, c'est une bien triste histoire, toutes mes condoléances cher ami, je suis vraiment désolé pour vous. Il se fait tard, je vais vous laisser, je vais rentrer chez moi pour retrouver ma famille et mon chien. »

Pierre entendit un bruit, ce bruit était très étrange car il ne savait pas d'où ce bruit venait. Il alla donc dehors et après avoir regardé dans tous les moindres recoins d'où pouvait venir ce bruit, il sut alors que ce bruit venait de sa cheminée. Il alla donc regarder sa cheminée, puis là, tout à coup, il vit un homme avec une barbe blanche comme la neige qu'il voyait par la fenêtre du royaume, cet homme était un grand monsieur qui était vieux, il était plutôt rond de corpulence, alors Pierre demanda à ce vieux monsieur d'une voix hésitante : « Que faites-vous là à cette heure-ci, ici même chez moi ? »

Le vieux monsieur ne répondait pas, il était comme muet, alors Pierre lui demanda de disparaître de sa cheminée et de ne plus jamais y remettre les pieds... Puis le vieux monsieur disparut, comme ça, tout à coup.

Pierre se demanda pourquoi, en une soirée, il lui était arrivé de tels phénomènes étranges...

Tout à coup, Pierre poussa un très grand cri, il était effrayé, car en vérité, il venait de se réveiller d'un très long rêve envoûté de péripéties étranges,

mais Pierre était heureux de se dire que le rêve était enfin terminé. Il était chez lui , tranquillement, avec son chien.

Les auteurs

4B

1. Claire, Camille, Killian
2. Yohann, Luc, Clara
3. Rémi, Damien, Aurore
4. Théo, Rayan, Jade
5. Adèle, Lindsay, Laetitia
6. Maxence, Leslie, Ylliess
7. Yannis, Tristan, Maëlle
8. Benoît, Alexis, Pénélope

4C

9. Mylène, Lucile, Jessie
10. Caroline, Pauline B., Émilie
11. Charline, Théo D., Léa
12. Aaron, Jérémy, Damien
13. Fanny, Coralie, Pauline M.
14. Louis-Nicolas, Théo F., Léo
15. Paul, Victor, Irwin
16. Marine, Lisa, Flora

